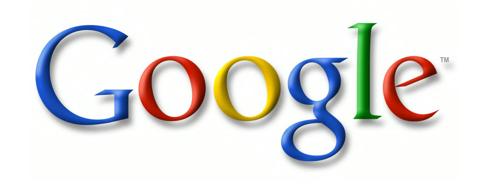
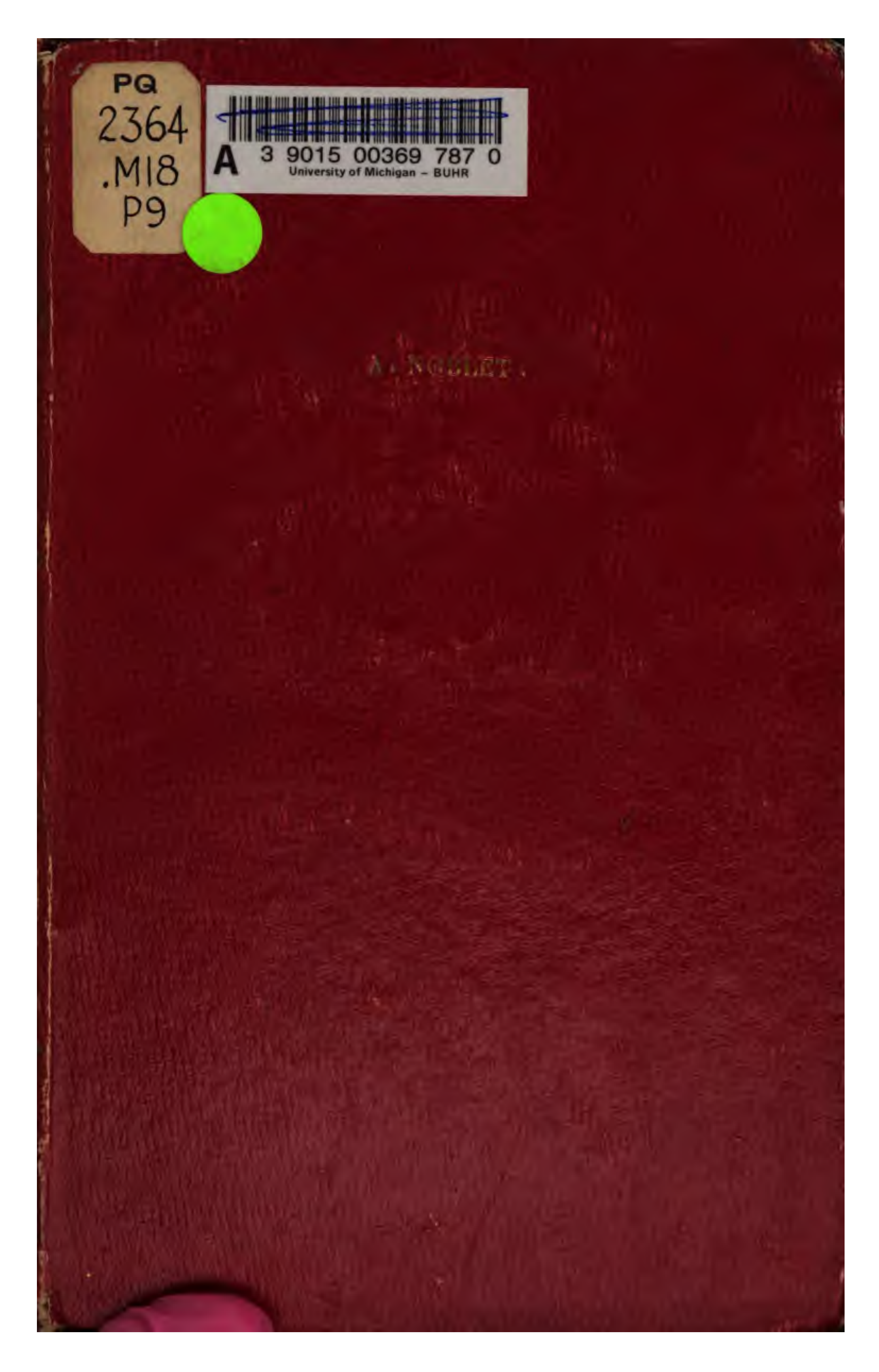
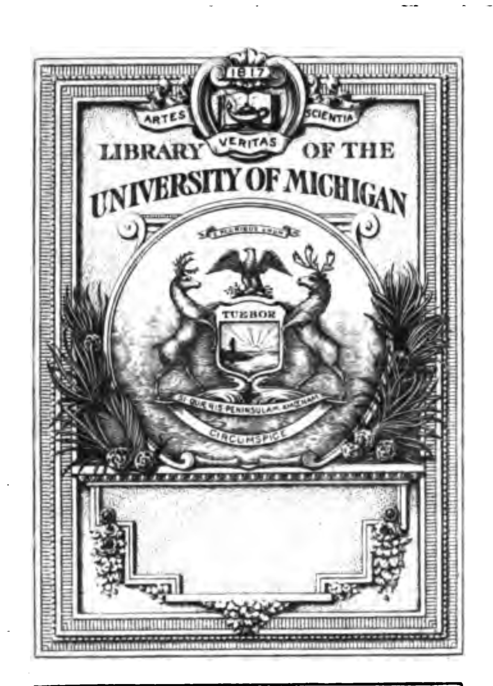



PQ
2364
.M18
P9
A 3 9015 00369 787 0
University of Michigan – BUHR
A. NOBLET.


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

LA PREMIÈRE
AFFAIRE,

Comédie

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

PAR

Pierre François Camus, called

M. MERVILLE.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre royal de l'Odéon, par les Comédiens de Sa Majesté, le 28 août 1827.

PARIS

BARBA, ÉDITEUR EN LIBRAIRIE,

COUR DES FONTAINES, N. 7,

ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1827

Personnages.	Acteurs.
M. DE NORVAL, maréchal-de-camp en retraite.	MM. THÉNARD.
LÉON D'OBREVILLE, son neveu, sous-lieutenant d'artillerie.	MICHELOT.
MARESTAN, riche propriétaire de forges, leur ami.	DUPARAI.
SAINT-DRAUSIN, enseigne de vaisseau, démissionnaire.	ÉDOUARD.
CERGY, jeune Parisien, ami de celui-ci.	BOCAGE.
M. BONIFACE, aubergiste.	PROVOST.
UN OFFICIER D'ARTILLERIE.	PAUL.
MADAME D'OBREVILLE, mère de Léon.	Mmes CHARTON.
CÉLINE, fille de Marestan.	ANAÏS.
MADAME BONIFACE.	MILEN.

AMIS DE CERGY ET DE SAINT-DRAUSIN, GARÇONS D'AUBERGE, LAQUAIS, FEMMES DE CHAMBRE DE MADAME D'OBREVILLE ET DE CÉLINE, PERSONNAGES MUETS.

La scène est à Marseille.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

LA

PREMIÈRE AFFAIRE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la salle commune d'une riche auberge.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Les personnages sont inscrits en tête de chaque scène comme ils sont placés au Théâtre.)

LÉON, MAD. D'OBREVILLE, CÉLINE, MAD. ET M. BONIFACE; UN LAQUAIS EN LIVRÉE, DEUX FEMMES DE CHAMBRE, DEUX GARÇONS D'AUBERGE AU FOND (*ceux-ci portent des malles, des sacs-de-nuit, des cartons, etc.*).

MAD. BONIFACE.

Oui, Madame, votre courrier est arrivé ce matin de très-bonne heure, et, selon les ordres qu'il a donnés de votre part, on a préparé vos appartemens. J'espère que Madame sera contente; il n'y a pas dans tout Marseille un hôtel mieux situé, mieux tenu, j'ose le dire, que celui de madame Boniface, et certes on ne vous a pas mal adressée.

BONIFACE.

On ne vous a pas mal adressée, Madame, soyez-en sûre.

MAD. D'OBREVILLE.

Je n'en fais aucun doute.

MAD. BONIFACE, regardant Léon.

Le courrier nous avait annoncé que Madame était accompagnée d'un jeune homme, jeune militaire...

BONIFACE.

Oui, il avait parlé d'un jeune homme, le courrier.

MAD. BONIFACE.

Eh! M. Boniface, vous voyez bien que c'est Monsieur. (*Elle salue Léon; M. Boniface en fait autant.*) Le voilà, officier d'artillerie qui va rejoindre son corps à Toulon.

BONIFACE.

Qui va rejoindre son corps à Toulon; je le vois bien.

MAD. BONIFACE.

Et qui sort de cette fameuse école...

BONIFACE.

Oui, de l'école...

CÉLINE, les aidant.

Polytechnique.

MAD. BONIFACE.

Polyténique, c'est cela même.

BONIFACE.

Justement, Polyténique; je le disais.

CELINE, à Mad. d'Obreville.

Il paraît que Saint-Jean n'a pas été avare de détails.

MAD. BONIFACE.

Ma belle Demoiselle, il ne faut pas lui en vouloir; il ne nous disait rien; c'est nous qui l'avons fait parler.

BONIFACE.

Nous faisons toujours parler les domestiques des personnes qui ont la bonté de venir loger chez nous.

MAD. D'OBREVILLE, à son fils.

Voilà l'ingénuité provençale dans toute sa candeur... (*A madame Boniface.*) Je suis un peu fatiguée de la route; indiquez-moi, je vous prie, mon appartement.

MAD. BONIFACE, indiquant une porte.

C'est ici, Madame : une simple cloison vous séparera de Mademoiselle; et il y a des cabinets pour vos femmes de chambre.

BONIFACE, montrant d'autres portes.

Nous logeons ici et là les deux autres personnes de votre suite.

LEON.

Que dites-vous donc de notre suite?

MAD. BONIFACE, à son mari.

Ce ne sont pas là les expressions du courrier : il nous a dit que ces deux personnes étaient le frère de Madame qui va avec elle installer ce jeune Monsieur, et le père de Mademoiselle, ancien ami de la famille, qui a profité de l'occasion pour faire voir à cette belle enfant les grandes cités du royaume, Lyon, Marseille...

BONIFACE, l'interrompant.

Oui, oui, c'est cela; je me suis mal expliqué. Le père de Mademoiselle est un ancien général d'armée, et l'oncle de Monsieur un riche maître de forges...

LEON, riant.

Vous vous trompez encore ici, mon cher hôte...

BONIFACE.

Vous croyez?

CELINE.

Ah! ah! ah! ah!

MAD. D'OBREVILLE, avec bonté.

C'est mon frère qui est officier-général...

BONIFACE.

Et le maître de forges est père de Mademoiselle ? Voilà, voilà, je conçois à présent; c'est que le courrier ne s'était pas expliqué avec cette précision-là; puis d'un autre côté on a tant d'affaires dans la tête...

MAD. BONIFACE.

Excusez-vous là-dessus! Enfin, Madame, les logemens de ces deux Messieurs sont prêts aussi. Voici celui du général. (*A Léon.*) Le vôtre, Monsieur, en fait partie; et tout auprès, dans ce corridor, celui du père de Mademoiselle.

MAD. D'OBREVILLE.

C'est au mieux... Faites donc entrer mes effets chez moi; je vous suis.

MAD. BONIFACE.

Tout de suite, Madame. Par ici, par ici, Mesdemoiselles les femmes de chambre. Pardon si je passe devant. (*Aux garçons.*) Ces caisses, vous autres. (*A son mari.*) Allons, monsieur Boniface, allons, ne me laissez pas toute la peine. Vous voilà déjà avec votre basson!

BONIFACE, remettant un basson qu'en effet il avait pris.

Non pas, non pas; j'aide, au contraire. (*Aux garçons.*) Là! là!... fort bien! Oui, porte cela, toi, et encore cela; et toi ceci. Rendons-nous utiles, rendons-nous utiles. (*Il les suit en se secouant les mains.*) Voilà qui va à merveille!

SCÈNE II.

LÉON, MAD. D'OBREVILLE.

LÉON.

Je voudrais bien ne me pas tromper, ma mère; il me semble qu'à un peu de fatigue près, votre santé est excellente.

MAD. D'OBREVILLE.

Je la sens, en effet, s'améliorer de jour en jour. Mon cher Léon, mon fils! il faut que je vous l'avoue : bientôt je vous devrai la guérison de toutes mes souffrances. La satisfaction que vous me donnez m'est plus salutaire que les secours de la faculté; et, depuis votre enfance, je n'ai pas vu naître en vous une vertu qu'aussitôt je ne me sois sentie délivrée de quelque douleur.

LEON.

Ah! s'il était vrai, que je serais fier de moi-même! Aucun effort ne me coûtera du moins pour justifier une tendresse si indulgente!

MAD. D'OBREVILLE.

J'entre ici avec notre Céline; allez au-devant de son père et de votre oncle.

CELINE.

Et tâchez de les presser un peu. Cette ville m'a paru magnifique : il faut, pour la bien voir, que nous sortions demain, de grand matin.

MAD. D'OBREVILLE.

Il faut aussi présenter nos lettres, faire nos visites.

LEON.

Je le sais. Je vais au-devant de ces Messieurs, et vous les ramène le plutôt possible.

MAD. D'OBREVILLE.

Allez.

Léon lui baise la main et sort.

SCÈNE III.

MAD. D'OBREVILLE, M. BONIFACE, LE LAQUAIS, LES GARÇONS AU FOND.

BONIFACE.

Tout est prêt, Mesdames; vos femmes de chambre vous attendent : vous pouvez prendre possession de votre appartement quand il vous plaira.

MAD. D'OBREVILLE.

A l'instant même, mon cher hôte. (*A Céline.*) Venez, mon enfant.

SCÈNE IV.

M. BONIFACE, LE LAQUAIS, LES GARÇONS.

BONIFACE, aux garçons.

Allez, retirez-vous aussi. (*Au laquais.*) Vous, mon ami, vous savez où est la cuisine; ne vous laissez manquer de rien, je vous en prie. (*Seul.*) Un petit air de basson : repassons le morceau que je dois jouer à notre concert d'amateurs. C'est que je n'ai pas de temps à perdre; ça va dans un mois; et il n'y a que six semaines que j'étudie. (*Ajustant l'anche à son instrument, et se tournant vers la chambre où madame d'Obreville est entrée*). Voilà de bien dignes gens, il faut l'avouer. Ce sont de tels hôtes qui font honneur à une auberge, et non pas des tapageurs comme ce Saint-Dramin. (*S'écriant.*) Ah mon Dieu! j'y songe, pourvu qu'il n'aille pas leur faire quelque avanie!—Il est bien malheureux pour

moi, que ce turbulent personnage se soit mis en tête de fréquenter ma maison! c'est qu'il y commande en maître, et plus haut que moi-même; tous mes gens tremblent devant lui; il se donne les airs d'en conter à ma femme, et jusqu'en ma présence. Je me sens à chaque instant sur le point d'éclater.... mais en même temps je me représente les malheurs qui ne manqueraient pas d'en résulter.... et je me contiens.—Alors, mon recours, c'est la musique, c'est mon basson. (*Il en essaie l'embouchure, en jouant un court prélude.*) O mélodie! mélodie!—Comme on dit à notre société philharmonique: il n'y a rien de plus puissant pour exciter ou calmer les passions.

SCÈNE V.

MAD. ET M. BONIFACE.

MAD. BONIFACE.

Ces dames sont enchantées de leur appartement.

BONIFACE.

J'ai vu tout de suite que c'étaient d'honnêtes gens. Je faisais là une petite réflexion : il paraît que leur dessein est de s'arrêter quelques jours à Marseille. Il serait bien fâcheux que votre Saint-Drausin leur donnât quelque sujet de se plaindre.

MAD. BONIFACE.

Pourquoi cela? et qu'entendez-vous, je vous prie, par cette singulière expression : votre Saint-Drausin?

BONIFACE.

J'entends que vous avez pour lui des égards, une prédilection....

MAD. BONIFACE.

Je ne m'en cache pas, je suis de mon sexe : les gens de cœur me plaisent.

BONIFACE.

Un brutal, qui se fait des affaires avec tout le monde.

MAD. BONIFACE.

Avec ceux qui lui manquent, voilà tout. Vous êtes prévenu contre lui.

BONIFACE.

Il ne se passe pas de jour qu'il n'aille aux Catalans (car c'est là son *terrain* favori), vider quelque querelle par les armes.

MAD. BONIFACE.

Vous n'avez pas entendu dire qu'il y soit allé depuis dimanche dernier.

BONIFACE.

C'est aujourd'hui mardi!

MAD. BONIFACE.

S'il a le guignon d'être insulté plus souvent qu'un autre, faut-il qu'il le souffre comme un pauvre mouton? Qu'est-ce que vous diriez, vous, si l'on venait vous faire une offense?

BONIFACE.

Moi? je ne dirais rien. Si cette offense était grave, il est probable que le commissaire de police, le juge-de-paix ou tel autre magistrat saurait m'en faire raison....

MAD. BONIFACE.

Et si elle ne l'était pas?

BONIFACE.

Elle ne vaudrait guère la peine alors que j'allasse me faire tuer ou estropier.

MAD. BONIFACE.

Il faudrait bien faire quelque chose cependant.

BONIFACE.

Je ne ferais rien du tout : seulement, à la première occasion, je tâcherais de rendre la pareille; et en attendant, je jouerais du basson, pour calmer mon ressentiment.

MAD. BONIFACE.

Plaisantez, cela vous va bien ! Voici M. Saint-Drausin.

Boniface va à un pupitre.

SCÈNE VI.

CERGY, SAINT-DRAUSIN, MAD. ET M. BONIFACE.

SAINT-DRAUSIN.

Par ici, mon ami, par ici. (*A madame Boniface.*) Bonjour, ma chère madame Boniface. Toujours fraîche, toujours avenante.

MAD. BONIFACE.

Monsieur est bien bon.

SAINT-DRAUSIN, lui prenant la taille.

Il y a long-temps que je ne vous ai embrassée.

M. Boniface tire des sons grotesques de son basson.

MAD. BONIFACE.

Allons, allons!

SAINT-DRAUSIN.

Il faut que je vous embrasse, vous dis-je. (*Il l'embrasse.*)

MAD. BONIFACE.

Finissez donc, finissez donc!

M. Boniface continue.

SAINT-DRAUSIN.

C'est fini.

BONIFACE, à part.

C'est cela : elle crie toujours bien fort quand le mal est fait.

SAINT-DRAUSIN.

Parlons d'affaires. Voilà mon ami, M. Cergy, un jeune Parisien, qui vient passer quelque temps à Marseille. Il faut lui donner un joli appartement.

MAD. BONIFACE, indiquant une porte à droite.

Il y en a un très-propre ici.

BONIFACE, s'avançant.

Oui, il est très-propre celui-là.

SAINT-DRAUSIN.

N'est-ce pas là qu'était logé ce petit marchand de Beaucaire, qui m'a fait cette sotte querelle?

BONIFACE, à part.

Qui lui a fait!

MAD. BONIFACE.

Justement.

SAINT-DRAUSIN.

Allons donc, c'est mesquin; pas de vue. Il me semble que de cet autre côté vous en avez de plus agréables, de mieux exposés.

MAD. BONIFACE.

Ils sont retenus.

BONIFACE.

Oui, retenus depuis ce matin.

SAINT-DRAUSIN.

Il n'importe.

MAD. BONIFACE.

C'est pour une famille tout entière qui vient du fond des Ardennes. La mère est déjà arrivée avec son fils, un jeune officier qu'on va installer à Toulon.

SAINT-DRAUSIN.

Un jeune officier?

BONIFACE.

Qui sort de l'école.... de.... un sujet charmant.

SAINT-DRAUSIN.

Ah! ah!

CERGY.

Cette dame n'est-elle pas accompagnée aussi d'une jeune demoiselle?

BONIFACE.

D'une demoiselle jeune et jolie.

CERGY.

Il y a un domestique....

BONIFACE.

Un domestique en livrée rouge; deux femmes de chambre, un courrier en avant. Ce sont des gens très-comme il faut.

SAINT-DRAUSIN.

Voilà qui est bien imposant pour nous! Monsieur veut se loger de ce côté, il s'y logera, ou morbleu! nous verrons!

BONIFACE, à sa femme.

Ne le voilà-t-il pas déjà!

CERGY.

Mon cher Saint-Drausin....

SAINT-DRAUSIN.

Croit-on me faire peur, avec cet officier qui sort de l'école!

CERGY.

Eh non! eh non! Mais je n'entends pas gêner ces dames. On nous dit que ces appartemens sont retenus; cela suffit.

SAINT-DRAUSIN.

C'est avec ces beaux ménagemens-là qu'on se laisse vexer par tout le monde.

CERGY.

Point du tout (*indiquant l'appartement qu'on lui a d'abord proposé*), je me logerai ici.

BONIFACE, à part.

Du moins, il est raisonnable celui-là.

SAINT-DRAUSIN, à Cergy.

Mais vous faites de ceci votre affaire.... Je vous prierai de vouloir bien observer que c'est la mienne, uniquement la mienne. C'est moi qui ai demandé ces chambres.

CERGY.

Bon! mais pour moi?

SAINT-DRAUSIN.

Mais, je me suis avancé!....

CERGY.

Vous me désobligeriez beaucoup en insistant davantage; j'irai plutôt chercher une autre auberge.

BONIFACE, à sa femme.

Encore une pratique qu'il va nous faire perdre!

SAINT-DRAUSIN, à Cergy.

Est-ce que vous avez quelques desseins sur ces étrangères?

CERGY.

Point du tout : je les ai deux ou trois fois entrevues

sur la route, et je ne sais qui elles sont. Je n'en serais pas moins très-fâché de leur causer le plus petit désagrément.

SAINT-DRAUSIN.

Faites donc comme vous l'entendrez : je ne m'en mêle plus.

CERGY, à madame Boniface.

Cet autre appartement, est-il prêt, Madame?

MAD. BONIFACE.

Oui, Monsieur, vous y trouverez tout ce qu'il est possible de désirer.

SAINT-DRAUSIN.

Excepté les objets de première nécessité, qui vous manqueront, sans aucun doute. (*A madame Boniface.*) Ayez soin, en tout cas, d'y faire porter des verres, des liqueurs, du punch. (*A Cergy.*) J'ai fait avertir quelques amis, de bons enfans, qui viendront célébrer avec moi votre heureuse arrivée. (*A madame Boniface.*) Allez, allez, c'est pourtant à votre seule considération que je me suis rendu si accommodant. Vous ne savez pas combien j'ai d'amitié pour vous.

Il l'embrasse.

MAD. BONIFACE.

Monsieur est trop bon.

BONIFACE, bas.

Mais vous souffrez vraiment qu'on prenne avec vous des libertés.... et devant le monde, encore!

MAD. BONIFACE.

Vous êtes un jaloux : ne voyez-vous pas que c'est pour plaisanter?

Elle sort.

SAINT-DRAUSIN.

Hein?

M. Boniface prend son basson, et sort aussi.

SCÈNE VII.

CERGY, SAINT-DRAUSIN.

SAINT-DRAUSIN.

Ce pauvre monsieur Boniface! il sort furieux : je m'amuse à le tourmenter comme cela. Mais, savez-vous, mon cher Cergy, que je ne vous reconnais pas. Est-ce bien vous qui venez de montrer tant de calme! vous que j'ai connu, il n'y a pas bien long-temps encore, si bouillant, si facile à irriter, qui ne vous plaisiez enfin que dans les querelles et le tapage?

CERGY.

J'ai reconnu que tout cela ne contribuait guère à nous faire estimer dans le monde.

SAINT-DRAUSIN.

Oh! oh! mais où avez-vous pris le temps de réfléchir, pour vous amender de la sorte?

CERGY.

On me l'a donné!

SAINT-DRAUSIN.

Comment?

CERGY.

Tenez, mon cher Saint-Drausin, vous êtes étonné de me voir ici; je ne suis pas moins surpris de vous y rencontrer : je vous croyais dans quelqu'une de vos stations du Levant. J'ai à Marseille des parens respectables; je viens passer quelque temps auprès d'eux pour cultiver leur amitié, jouir des douceurs d'une vie régulière et paisible, et refaire une santé délabrée. Regar-

dez-moi toujours comme un ancien et véritable ami, mais non plus comme un compagnon de plaisir. Il me serait facile de justifier par mille bonnes raisons la résolution que je vous annonce, et dont je vous vois surpris, mais je ne veux affecter ni les airs, ni le langage d'un censeur. Apprenez seulement un fait, et l'étonnement où je vous vois cessera probablement.

SAINT-DRAUSIN.

J'ai hâte de vous entendre.

CERGY.

L'histoire n'est pas longue : Il y a six mois, en sortant de dîner avec quelques-uns de nos amis, je me laissai entraîner par eux dans un café. Échauffés par la licence des propos que nous venions de tenir, autant que par l'effet du vin, dont nous avions fait un usage assez peu modéré, nous eûmes.... je ne dirai pas la lâcheté, car aucun de nous n'en était capable, mais l'inconcevable extravagance d'insulter un vieillard.

SAINT-DRAUSIN.

Ah!

CERGY.

Vous-même en êtes révolté; pourtant il est probable que vous n'eussiez pas été plus sage que nous. Cet homme respectable se borne d'abord à nous répondre avec calme et modération; mais les choses ayant été poussées au-delà de toute mesure : « C'en est trop, dit-il, en se levant et jetant sur nous un regard d'indignation; vous êtes une troupe de spadassins, à chacun desquels il ne me convient pas d'avoir affaire; mais j'en châtierai un, du moins, et celui-là me satisfera pour tous les autres. »

SAINT-DRAUSIN.

Ce vieillard-là avait du caractère.

CERGY.

Ce fut moi qu'il honora de son défi.

SAINT-DRAUSIN.

C'était vous faire honneur en effet. Je lui aurais demandé la grâce de lui servir de second, si je m'étais trouvé là.

CERGY.

Nous ne prîmes que le temps de nous procurer des armes, et le combat eut lieu à la faveur de l'obscurité, dans une rue voisine, où il ne paraissait pas que nous eussions beaucoup de témoins à redouter.

SAINT-DRAUSIN.

Bon. — Enfin?...

CERGY, après un petit temps.

Je reçus un coup d'épée.

SAINT-DRAUSIN.

Ah! ah!

CERGY.

Je fus six semaines à me rétablir de ma blessure; cela me donna le loisir de songer à mes torts. Mon adversaire ne laissa point passer un seul jour sans faire demander de mes nouvelles. Au bout de ce temps, me promenant un matin dans la grande allée des Tuileries, je me sens toucher légèrement sur l'épaule; je me retourne; c'était mon vieillard, sa redingote noisette, sa coiffure à l'ancienne mode, sa petite canne, ses manières distinguées et polies... J'avais tout cela présent à la mémoire.

SAINT-DRAUSIN.

Je le crois.

CERGY.

Je le reconnus du premier coup-d'œil. « Monsieur, me dit-il, je suis ravi de vous voir en bonne santé. J'ai pris le plus vif intérêt à votre rétablissement. » En achevant ces mots, il témoigne, par un léger signe, le désir de me dire quelque chose en particulier ; je le suis. Sa voiture l'attendait à la grille ; il y monte, m'invite à prendre place auprès de lui, et me fait voir deux épées cachées sous les coussins.

SAINT-DRAUSIN.

Le digne homme avait de la rancune et de la précaution.

CERGY.

Nous sommes rapidement transportés au bois de Boulogne ; et là, je reçois une seconde blessure qui me tient claquemuré autant de temps que la première.

SAINT-DRAUSIN.

Ah ! voilà qui passe les bornes de la plaisanterie. — Vous ménagiez donc votre homme ? autrement...

CERGY.

Après les torts que j'avais avec lui, quel odieux courage ne m'eût-il pas fallu pour oser attenter à ses jours ! — Bref, je le revis deux autres fois, et deux autres fois la même leçon me fut répétée.

SAINT-DRAUSIN.

Je n'aurais pas eu votre patience. C'était abuser à plaisir des avantages que vous lui laissiez.

CERGY.

J'ai pris le parti de quitter Paris, de venir dans ce séjour éloigné....

SAINT-DRAUSIN.

Ne voulant pas user de rigueur avec cet entêté,

c'était sans contredit ce que vous aviez de mieux à faire. Enfin, vous voilà hors de ses atteintes; oubliez tout cela, et ne songeons qu'à nous bien divertir.

CERGY.

Je le voudrais en vain, mon ami; le souvenir de cet homme-là ne me laisse ni paix ni trève.

SAINT-DRAUSIN.

Bah!

CERGY.

Que vous dirai-je? j'ai cru l'apercevoir, à deux ou trois reprises différentes, sur la route que je viens de parcourir, et aujourd'hui particulièrement à la hauteur que vous nommez la *Viste*... où il avait mis pied à terre.

SAINT-DRAUSIN.

Il y a de l'imagination là-dedans.

CERGY.

Non, j'en ai été frappé : le même surtout, la même coiffure, la petite canne.... (*La porte du fond s'ouvre, et M. de Norval y paraît. En apercevant le jeune homme, il fait un pas en arrière et rejette la porte devant lui; mais Cergy l'a reconnu et pousse un cri.*) Ah!

SAIN-DRAUSIN.

Quoi? qu'avez-vous donc?

CERGY.

Rien... rien. (*A part.*) C'est lui; cette fois je ne puis en douter.

SAINT-DRAUSIN, de même.

J'ai peur que tout ceci ne lui ait un peu brouillé la cervelle.

CERGY, de même.

Me faut-il donc jusqu'ici?... — Voilà une étourderie que je paie cher!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BONIFACE, PLUSIEURS JEUNES-GENS, PARMI LESQUELS TROIS OFFICIERS D'ARTILLERIE.

Ils entrent de la droite.

BONIFACE.

Oui, Messieurs, ils sont ici; les voilà.

SAINT-DRAUSIN.

Ah! nos amis. (*Il va au-devant d'eux.*) Approchez, Messieurs. Permettez-moi de vous présenter M. Cergy; vous me remercierez bientôt, je n'en doute pas, de vous avoir fait faire sa connaissance.

UN OFFICIER, à Cergy.

Mes camarades et moi ne sommes ici qu'accidentellement, Monsieur; nous n'en serons pas moins charmés...

CERGY.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Messieurs; je vous remercie.

SAINT-DRAUSIN, à Boniface.

Nous pouvons entrer là-dedans, n'est-ce pas?

BONIFACE.

La porte est ouverte, et l'on prépare ce que vous avez demandé.

SAINT-DRAUSIN.

C'est bien, c'est bien. (*Aux jeunes gens.*) Passez, je vous en prie. (*A Cergy, quand les autres sont entrés.*) Montrez-vous donc plus gai, et laissez de côté des visions ridicules.

SCÈNE IX.

BONIFACE, et un peu après, MARESTAN, M. DE NORVAL, LÉON.

BONIFACE, *seul*.

Ces messieurs sont arrivés. (*Regardant à gauche.*) On va dépenser de l'argent là. (*Il se tourne vers la chambre de Cergy.*) Je ne présume pas qu'on l'épargne ici. A merveille! Si je joue du basson, ce sera, parbleu! *allegro*.

MARESTAN, *entrant*.

Ah! Marseille! Marseille! beau ciel, climat enchanteur! Je suis vraiment dans l'admiration!

BONIFACE.

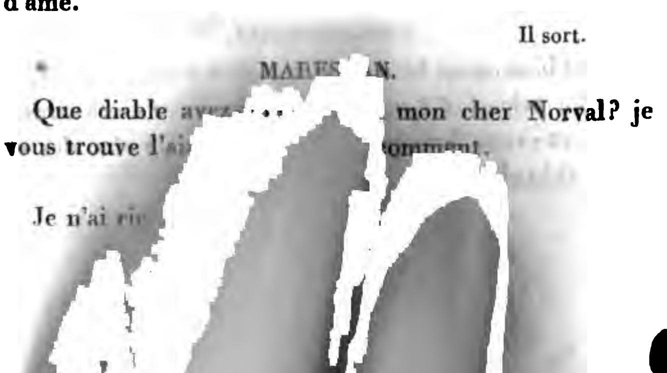
N'est-ce pas, Monsieur? Quand on a vu notre pays une fois, on souhaite toute sa vie d'y revenir : vous l'éprouverez un jour.

MARESTAN.

Je le crois, et je vous réponds que je n'en sortirai pas sans regret. C'est pourtant aussi quelque chose de beau que nos Ardennes.

BONIFACE, *à part*.

On aime à entendre louer sa patrie, c'est un sentiment naturel, et je suis à ces braves gens-là de cœur et d'ame.



Il sort.

MARES[illegible]AN.

Que diable av[illegible] mon cher Norval? je vous trouve l'[illegible]

Je n'ai [illegible]

MARESTAN.

Vous avez vu dans cette salle quelque chose qui vous a frappé.

NORVAL.

Non.

MARESTAN.

Votre neveu a pu le remarquer comme moi. Enfin, vous ne pouviez vous décider à entrer.

NORVAL.

Mouvement involontaire... rien, vous dis-je. (*A part.*) C'était donc bien lui que j'avais reconnu à Fontainebleau, à Moulins, à Lyon! Quel est son but? Est-ce moi qu'il suit? (*Il passe au coin à gauche.*) Nous verrons.

MARESTAN, à Léon.

Il a beau dire, il a quelque chose. — Mais, où sont nos appartemens? où trouverons-nous ma fille, madame votre mère?

LEON.

Nos appartemens sont de ce côté. Voici, je crois, celui de mon oncle et le mien; le vôtre est là, dans ce corridor.

BONIFACE, au fond.

Il rentre suivi d'un garçon qui porte sur un plateau du punch brûlant et des pâtisseries. Il entend ce que dit Léon.

Oui, dans ce corridor : votre domestique y est monté par le petit escalier. (*Au garçon.*) Portez ces rafraîchissemens là-dedans, et *presto!* (*Aux autres.*) Tout est en ordre depuis ce matin. Quand nous connaissons nos hôtes pour des personnes respectables, riches, et qui paient bien, nous ne les faisons jamais attendre.

MARESTAN.

A merveille, monsieur Boniface. — Mais, à propos, vous avez, dit-on, des carrosses de louage à Marseille?

BONIFACE.

Oui, Monsieur, des fiacres que tous les étrangers trouvent aussi élégans, aussi propres, aussi bien menés que ceux de Paris, et attelés de chevaux en aussi bon état.

MARESTAN.

Je vous en fais mon compliment; vous nous en retiendrez, je vous prie, une couple pour demain matin de bonne heure. (*A Norval.*) Cette ville est grande; il faut la voir sans nous fatiguer : madame votre sœur, d'ailleurs, a des visites obligées à faire.

NORVAL.

Moi aussi : je vous remercie de votre prévoyance.

BONIFACE.

Monsieur sera obéi. — Voici la jeune demoiselle.

MARESTAN, courant à Céline.

Ma fille! ma fille!

BONIFACE, à part.

Allons donner un coup-d'œil là-dedans.

Il entre chez Cergy.

SCÈNE X.

MARESTAN, CÉLINE, LÉON, M. DE NORVAL.

CELINE.

Je vous ai entendu, mon père, et je viens vous prier de parler un peu plus bas. Madame d'Obreville était fatiguée; je l'ai engagée à se mettre au lit, où elle vient de s'assoupir.

LEON, à voix basse.

Oh ! ne faisons point de bruit.

MARESTAN.

Entrons chez vous.

NORVAL.

Oui, venez.

On rit aux éclats dans la chambre de Cergy.

MARESTAN.

Ils ne se gênent pas ceux-là. (*A Céline.*) Retourne auprès de ta bonne amie. (*A Norval.*) Je vous rejoins tout à l'heure. Je ne saurais déroger à mes habitudes. Je vais voir si l'on peut me donner à souper.

NORVAL.

Allez, allez.

CELINE.

Bonsoir, mon père.

MARESTAN.

Bonsoir, mon enfant.

CELINE, tendant la main à Léon.

A demain.

LEON, la lui serrant affectueusement.

A demain.

MARESTAN, les regardant avec tendresse.

Aimables enfans! — Je vais commander mon souper.

NORVAL, à Céline qu'il reconduit.

Mademoiselle, votre très-humble serviteur.

PLUSIEURS VOIX dans la chambre de Cergy.

Allons, du punch! du punch !

SCÈNE XI.

M. BONIFACE ET SON GARÇON ; LÉON.

BONIFACE, au garçon.

Vite, vite, une autre jatte de punch, et plus de rhum que dans le premier... (*Baissant la voix.*) Ou, pour mieux dire, mettez-y du rhum. (*Le garçon sort. On entend chanter* (*) *Saint-Drausin et ses amis.*) Bon ! les voilà en train.

LEON.

Monsieur, on fait beaucoup de bruit dans cette chambre ; je crains que cela n'incommode ma mère dont la santé est délicate. Ne pourriez-vous représenter à vos hôtes ?...

BONIFACE.

Dans cette chambre, dites-vous ?

LEON.

Oui.

BONIFACE, après avoir un peu prêté l'oreille.

Je n'entends rien. (*On chante de nouveau.*) Ah ! oui, vous avez raison. Entrez chez vous, ne craignez rien ; je vais leur faire toutes les représentations que vous pouvez désirer. (*A part.*) Diable de commission !

LEON.

Mettez-y, je vous prie, beaucoup de politesse, de ménagemens.

BONIFACE.

Oh ! pour ce qui est des ménagemens et de la politesse, vous pouvez vous en rapporter à moi.

Il entre chez Cergy.

LEON, seul, après un moment de silence.

Ma bon mère ! sa santé m'est plus précieuse que la vie

(*) Quelques mesures d'un chant vif et animé.

qu'elle m'a donnée, et que son amour sait me rendre si chère.

BONIFACE, rentrant.

Ils ont parfaitement compris vos raisons; ils s'y rendent et vont garder le silence.

Nouveaux éclats de rire très-bruyans.

LEON.

Ils font plus de bruit encore! Vous ne leur avez donc pas expliqué?...

BONIFACE.

Pardonnez-moi : mais peut-être n'ont-ils pas bien compris... Rentrez, vous dis-je, je vais y retourner.

SCÈNE XII.

M. BONIFACE, MAD. BONIFACE, LEON.

MAD. BONIFACE, du fond.

Eh bien! M. Boniface, vous voilà encore! Vous ne viendriez pas savoir si, par hasard, on n'aurait pas besoin de vous. (*A Léon.*) Monsieur, votre servante.

BONIFACE.

Demandez à Monsieur si je suis inutile ici. (*Bas.*) Votre Saint-Drausin fait là-dedans un vacarme... (*Le chœur recommence.*) Tenez, entendez-vous? cela incommode ces dames.

MAD. BONIFACE.

Ce sont des jeunes gens un peu étourdis, mais honnêtes au fond.. Il n'y a qu'à les prier de chanter un peu moins haut.

BONIFACE.

C'est qu'en chantant un peu moins haut ils peuvent encore troubler le repos de toute la maison.

MAD. BONIFACE.

Leur avez-vous parlé?

BONIFACE.

Oui, ils m'avaient même promis de se taire.

Encore des éclats de rire.

LEON.

Et vous les entendez.

MAD. BONIFACE.

Je vais voir un peu cela.

Elle entre.

BONIFACE.

Si quelqu'un peut réussir dans cette négociation, il est certain que c'est ma femme. (*A part.*) Mais cela ne m'accommode pas du tout, moi.

SCÈNE XIII.

CERGY, SAINT-DRAUSIN, M. ET MAD. BONIFACE, LÉON; AMIS DE SAINT-DRAUSIN; *au coin à droite, mais un peu en arrière.*

SAINT-DRAUSIN, tenant les mains de madame Boniface.

Oui, je le déclare hautement; si je cède c'est à votre seule considération.

BONIFACE, à Léon.

Voyez-vous?

SAINT-DRAUSIN.

Mais où est-il donc ce petit Monsieur si exigeant, si importun?

LEON, avec beaucoup de douceur.

C'est moi, Monsieur.

SAINT-DRAUSIN, à part.

Ah! ah! le petit officier d'artillerie.

LEON.

Je ne crois pas être exigeant en réclamant, pour ma mère souffrante, des égards auxquels tous les habitans de cette maison doivent avoir des droits réciproques. Quant à mon importunité, il vous était facile d'en éviter le désagrément.

SAINT-DRAUSIN, insolemment.

Comment cela, s'il vous plaît?

LEON, un peu offensé.

Monsieur... en ne me mettant pas dans la nécessité de vous le faire éprouver.

SAINT-DRAUSIN.

Mais, mon petit Monsieur, vous prenez un ton... Vous ne savez pas à qui vous parlez.

LEON.

Non, et vous ne me donnez pas envie de le savoir.

SAINT-DRAUSIN.

Mais il y a du sarcasme dans ses réponses.

BONIFACE, à sa femme.

Voilà encore une querelle.

MAD. BONIFACE.

Bah! le jeune homme est prudent.

SAINT-DRAUSIN.

Morbleu! je ne me laisse jamais insulter, Monsieur, je vous en avertis.

LEON.

Ne jurez pas pour cela, Monsieur, je suis déjà persuadé qu'avec vous l'insulte ne peut jamais être qu'une juste représaille.

SAINT-DRAUSIN, à ses amis.

Eh! mais entendez-vous, entendez-vous?

CERGY.

Mon ami!

MAD. BONIFACE.

Monsieur de Saint-Drausin!

BONIFACE, à lui-même.

Je l'avais prévu, j'espère.

SAINT-DRAUSIN, à Léon, avec menace.

Petit impertinent!

MAD. BONIFACE.

Mon cher Monsieur!

SAINT-DRAUSIN.

Si l'on ne me retenait!...

Léon s'avance avec calme; les officiers passent entre lui et Saint-Drausin.

CERGY.

Saint-Drausin, Monsieur est militaire.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CÉLINE *entre Léon et madame Boniface.*

CÉLINE.

Encore ici, Léon? Madame votre mère est éveillée; elle désire vous parler.

LEON.

Retournez auprès d'elle, je vous prie, Mademoiselle; je lui obéis à l'instant.

CÉLINE.

Mais...

LEON.

Je marche sur vos pas, vous dis-je.

SAINT-DRAUSIN.

C'est en effet le meilleur parti que vous ayez à prendre.

Jamais la soumission aux ordres maternels n'aura été salutaire à un enfant de famille autant qu'elle vous l'est en ce moment.

LEON.

Je ne m'en affranchirai pas pour mériter vos suffrages; mais elle ne sera utile à personne, pas même à vous (*baissant la voix*) qui vous flattez peut-être trop tôt de m'avoir impunément provoqué avec tant d'insolence.

SAINT-DRAUSIN, de même.

Vous vous souviendrez des paroles qui vous échappent ici. (*Aux autres.*) Vous venez de l'entendre, Messieurs.

BONIFACE, à sa femme.

Il ne se laisse toujours pas mener, le jeune homme.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MARESTAN, *suivi d'un* DOMESTIQUE *qui porte son souper dans une manne, et qui ne fait que traverser le théâtre.*

MARESTAN.

Allons, allons, j'aurai un assez joli souper. Comment! c'est encore vous, Léon? Et toi, ma fille, aussi?

SAINT-DRAUSIN.

Nous vous le laissons, Monsieur, nous nous retirons.

MARESTAN.

Vous vous retirez? Parbleu, j'en suis ravi! voilà qui m'intéresse beaucoup. (*Aux jeunes gens.*) Il est drôle, ce Monsieur!

CELINE.

Il a l'air bien méchant.

MARESTAN.

C'est un air qu'il se donne : il se figure probablement que cela lui va bien.

Il va pour sortir.

SAINT-DRAUSIN, arrêtant Léon.

Holà ! j'espère qu'on pourra demain, de bonne heure, vous dire deux mots en particulier.

LEON, avec fierté.

Je vous le ferai savoir.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, M. DE NORVAL.

NORVAL, de la porte de son appartement.

Venez donc, Léon : à quoi vous arrêtez-vous ?

SAINT-DRAUSIN.

Il me fera savoir !... (*A Léon.*) Mais tous ces messieurs sont témoins que vous m'avez offensé.

BONIFACE.

Ah ! par exemple !...

Saint-Drausin le regarde d'un air menaçant ; il s'éloigne, et va se placer à son pupitre.

MARESTAN, à Saint-Drausin.

Offensé ! ce jeune homme ? Voilà qui est fort : il est doux comme une fille.

NORVAL, à part.

Ciel ! qu'entends-je ?...

Il s'approche vivement de Léon.

SAINT-DRAUSIN, prenant la main à Marestan (*).

Monsieur, doutez-vous de ce que je dis ?

MARESTAN.

Hai ! hai ! Monsieur, ne serrez-donc pas si fort ! Certainement je doute de ce que vous dites ; car je connais

(*) Cergy, Léon, Norval, Saint-Drausin, Marestan, etc.

ce jeune homme, et je sais qu'il est incapable d'offenser qui que ce soit.

SAINT-DRAUSIN.

Heureusement il y a des témoins.

CERGY, apercevant Norval.

Ah! Monsieur, c'est vous?

NORVAL, passant à lui.

Chut! (*Cergy demeure interdit.*) De quoi s'agit-il donc?

MARESTAN.

Le diable m'emporte si j'en sais rien! j'arrive.

SAINT-DRAUSIN, à Léon.

Adieu, Monsieur. Prenez, je vous prie, vos informations le plus tôt possible. Vous verrez, j'espère, que je ne suis pas indigne de me trouver en face d'un homme de votre importance. (*Il lui présente la main; Léon retire la sienne.*) Songez, en tout cas, qu'il me faut satisfaction.

Il rentre après un jeu muet entre lui et M. de Norval.

CERGY.

Monsieur, je vous salue. Je loge ici; j'y attendrai vos ordres.

NORVAL, bas.

Nous nous verrons; mais, en attendant, le plus grand silence sur la nature de nos relations.

CERGY.

Vous serez obéi.

Il salue, et suit Saint-Drausin.

UN OFFICIER, à Léon.

Nous savons comment les choses se sont passées, Monsieur; si vous avez besoin de nous, nous sommes à votre disposition.

LÉON, lui prenant la main.

Monsieur, je vous remercie de tout mon cœur.

Les officiers sortent ainsi que les autres figurans.

BONIFACE, à sa femme, en les suivant.

Je soutiens que ce jeune homme a du caractère.

MAD. BONIFACE.

Il faudra voir jusqu'où cela ira.

BONIFACE.

Je suis enchanté!

SCÈNE XVII.

M. DE NORVAL, LÉON, MARESTAN, CÉLINE.

MARESTAN.

Voyez donc un peu cet autre qui prétend qu'on l'a offensé!

NORVAL, très-inquiet.

Vous me conterez cela, Léon?

LÉON.

Ce n'est rien, mon oncle.

MARESTAN.

Une misère.

NORVAL, à Léon.

N'importe!... je veux tout savoir.

LÉON.

Vous saurez tout.

CÉLINE.

Je vous ai dit que madame votre mère voulait vous parler.

LÉON.

Je vous suis.

NORVAL, bas et vivement.

Gardez-vous de laisser soupçonner...

LÉON.

Ne craignez rien.

NORVAL.

Je vous attendrai.

Il rentre.

LÉON.

Je me rendrai auprès de vous dès que je serai libre.

MARESTAN.

Bien, bien, je rentre aussi chez moi. Je vous donne le bonsoir à tous. A demain.

LÉON, avec sentiment.

Adieu!

CÉLINE, après l'avoir un peu observé.

Venez, venez, vous êtes tout troublé.

LÉON.

Moi?

CÉLINE.

Cette querelle est donc sérieuse?

LÉON.

Non, non; n'allez pas parler de cela, je vous prie.

CÉLINE.

C'est qu'on dit que les militaires...

LÉON.

On est dans l'erreur. Venez, venez: ne faisons pas attendre ma mère.

Il l'emmène vivement.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Même décoration.)

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE NORVAL, *seul.*

Il sort de sa chambre, et adresse la parole à quelqu'un qu'on ne voit pas.

Demeurez, demeurez, vous dis-je ; fiez-vous à moi : je ne ferai aucune démarche dont votre honneur se puisse inquiéter. (*Il avance sur la scène.*) Un sujet si heureusement né, doué de qualités si rares, qui donnait de si belles espérances!.... Et sa pauvre mère!... tant de sensibilité, une santé languissante... C'est à un duel qu'elle doit la perte de son époux. S'il fallait qu'aujourd'hui son fils... ce serait pour elle le coup de la mort. Cet enfant a été insulté, il veut une réparation ; je ne puis le blâmer... Une première affaire... s'il ne s'en tirait pas avec honneur..... Honneur barbare, qui ne respecte ni la raison, ni les lois, ni l'humanité!... Sachons ce que c'est que ce provocateur, cependant. Il se pourrait qu'en obtenant satisfaction d'un tel homme, Léon ne se compromît pas moins qu'en méprisant ses outrages. Il m'a semblé hier que mon jeune Parisien était au fait ; voyons-le, et

demandons-lui les renseignemens dont j'ai besoin pour prendre un parti.

Il va frapper doucement à la porte de Cergy.

CERGY, en dedans.

Qui est là ?

NORVAL.

Moi, moi, Monsieur.... Votre ami du café Valois.

Il attend à la porte; Cergy paraît.

SCÈNE II.

CERGY, M. DE NORVAL.

CERGY, une épée sous le bras.

Me voici, Monsieur; je vous attends depuis le petit jour. En vous voyant hier ici, je me doutai bien que je ne tarderais pas à recevoir l'honneur de votre visite.

NORVAL.

Je vous remercie d'avoir si bien auguré de ma politesse.

CERGY.

C'est que je la connais par expérience, Monsieur..... Où faut-il vous suivre ?

NORVAL.

Pour le moment, je ne réclame de votre complaisance qu'un entretien de quelques minutes.

CERGY.

Voulez-vous que nous entrions chez moi ?

NORVAL.

Non : j'ai quelque chose à surveiller ici; nous serons mieux dans cette salle.

CERGY.

Parlez donc, je vous écoute.

NORVAL.

Vous fûtes témoin de la querelle qui eut lieu hier entre un jeune officier d'artillerie et un habitant de cette ville.

CERGY.

Oui, Monsieur.

NORVAL.

Il paraît qu'on a voulu éprouver, *tâter* le jeune homme?

CERGY.

Mais, en effet, je me plais à croire que c'est tout.

NORVAL.

Cette imprudente manie de pousser à bout des gens dont on n'a pas à se plaindre, et de s'attaquer à des inconnus, tourne quelquefois à la confusion des rieurs.

CERGY, baissant les yeux.

Il est vrai.

NORVAL.

Le jeune homme veut, à toute force, satisfaction.

CERGY.

Ah! Monsieur... si l'on pouvait lui représenter.

NORVAL.

Quoi? Monsieur... Il est militaire; il fait son premier pas dans une carrière toute consacrée à l'honneur; quelles représentations pourrait-il entendre?.... Je ne viens en aucune façon parler d'accommodement (car vous saurez que je dois servir de second dans l'affaire). Je ne désire que quelques renseignemens confidentiels sur le provocateur.

CERGY.

Je puis vous répondre d'abord que sa famille est honorable.

NORVAL.

Tant mieux pour elle; car si elle manquait de considé-

ration, il y a peu d'apparence qu'il lui en fît obtenir.... Mais lui, qu'est-il? que fait-il?

CERGY.

Il appartient à la marine.

NORVAL.

Vous m'étonnez! La réputation de nos braves marins est assez solidement établie; ils n'ont pas besoin de faire les spadassins pour la soutenir...—Est-il ici sur quelque bâtiment de l'État?

CERGY.

Je ne sais; je suis arrivé d'hier, et je ne l'ai rencontré que par hasard.

NORVAL.

Que pensez-vous de son caractère, de ses mœurs?

CERGY.

Monsieur....

NORVAL.

N'osez-vous répondre? Voici le maître de la maison; sans doute, il aura moins de scrupule que vous.

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. ET MAD. BONIFACE.

MAD. BONIFACE.

Les voitures que vous avez fait demander hier viennent d'arriver, Monsieur : elles vous attendent.

NORVAL.

Fort bien. Mais, dites-moi, vous connaissez l'homme qui a cherché querelle à mon neveu?

BONIFACE.

Oui, Monsieur.

MAD. BONIFACE.

Il se nomme M. de Saint-Drausin.

BONIFACE.

Oui, Saint-Drausin.

NORVAL.

Comment vit-il à Marseille?

MAD. BONIFACE.

Mais comme un jeune homme qui aime le plaisir, et qui a de l'argent à dépenser.

BONIFACE.

Qui en dépense beaucoup à crédit du moins.

NORVAL.

Il est attaché à la marine?

MAD. BONIFACE.

Oui, Monsieur.

BONIFACE.

Attaché, comme démissionnaire : il serait mieux de dire qu'il en est détaché.

NORVAL.

Ah! ah!

MAD. BONIFACE.

Il paraît que le service était un esclavage pour lui; et il a donné sa démission.

BONIFACE.

Ou il l'a reçue.

MAD. BONIFACE.

On dit qu'il l'a donnée.

BONIFACE.

C'est lui qui le dit.

CERGY.

M. Boniface!...

BONIFACE, saluant.

Monsieur....

NORVAL.

Et c'est un querelleur.... un ferrailleur.... connu pour tel ?

BONIFACE, voyant que Cergy le regarde.

Heu.... heu.....

Il tâche cependant de donner une expression affirmative à sa physionomie.

MAD. BONIFACE.

Il est vif, brave ; il a le sang provençal ; mais du reste, d'une politesse, d'une grâce, d'une douceur !... avec les dames, toujours.

BONIFACE.

Oui, avec madame ma femme. (*Bas à Norval.*) Il a plongé vingt familles dans le deuil.

MAD. BONIFACE.

Le voici lui-même.

M. Boniface court se mettre devant son pupitre.

SCÈNE IV.

CERGY, M. DE NORVAL, SAINT-DRAUSIN, MAD. ET M. BONIFACE.

SAINT-DRAUSIN, à Cergy.

Ah ! mon ami, c'est bien à vous d'être prêt de si bonne heure.

Il va pour s'approcher de lui.

NORVAL, le retenant.

Pardon, Monsieur : j'ai deux mots à vous dire.

SAINT-DRAUSIN.

Hé ! plaît-il ?

NORVAL.

Vous avez hier cherché querelle à un jeune homme qui a bien voulu me choisir pour son second.

SAINT-DRAUSIN.

Vous?

NORVAL.

Moi-même.

MAD. BONIFACE, à son mari.

Que dit-il donc ce Monsieur?

BONIFACE.

Oh! oh!

Il se rapproche.

SAINT-DRAUSIN, à Norval.

Vous parlez sérieusement? (*A Cergy.*) C'était vous que je voulais prier de m'assister, mon ami; mais il faut que je cherche à Monsieur un adversaire plus digne de lui. Car les seconds se battent quelquefois, et je craindrais que vous ne fussiez pas de force.... J'ai envie de prendre monsieur Boniface.

BONIFACE, reculant.

Hein? Plaît-il?

MAD. BONIFACE.

Pas mal trouvé, en vérité.

NORVAL.

Si la personne que vous avez offensée pouvait aussi se borner à vous opposer un ennemi digne de vous, ce n'est pas la main d'un galant homme qui vous donnerait aujourd'hui la leçon qui vous est due. Mais on est dans la nécessité de vous faire cet honneur.... quoiqu'il soit évident que vous ne le méritez pas.

SAINT-DRAUSIN.

Insolent vieillard!... Est-ce d'aujourd'hui seulement que vous avez regret de vivre inutile?

CERGY.

Mon ami!

NORVAL.

Fanfaron insensé! qui semblez ne voir que des victimes dans les objets de vos insultes; ah! gardez-vous d'un adversaire tel que moi : vos exploits seraient à leur terme.

SAINT-DRAUSIN.

Vous avez raison : le dernier me ferait tant d'honneur, que j'y pourrais borner mon ambition. Mais sérieusement, serait-il donc vrai que vous fussiez curieux de savoir si mon épée est plus longue que la vôtre?

NORVAL.

C'est le plus ardent de mes vœux.

SAINT-DRAUSIN.

Oui?

NORVAL.

Oui, je vous en donne ma parole.

SAINT-DRAUSIN.

Venez donc : je ne me pardonnerais pas de vous avoir refusé cette petite satisfaction.

CERGY.

Saint-Drausin! y pensez-vous?

NORVAL, lui saisissant la main.

Et vous, Monsieur.... songez-vous bien à qui votre médiation fait injure?

CERGY.

Monsieur....

NORVAL, à Saint-Drausin.

Marchons.

SAINT-DRAUSIN.

Eh bien! Monsieur, marchons.

Ils vont pour sortir; Léon survient.

SCÈNE V.

CERGY, SAINT-DRAUSIN, M. DE NORVAL, LÉON, MAD. ET M. BONIFACE.

LEON.

Mon cher oncle! que vois-je? où voulez-vous aller?

NORVAL, passant à lui.

Que venez-vous faire ici? Je vous avais dit de m'attendre. Retirez-vous.

LEON.

Moi vous quitter? Je crois deviner vos intentions. Votre tendresse vous égare, mon cher oncle : il y va de l'honneur.

SAINT-DRAUSIN.

Ah! c'est son oncle!

Cergy aussi paraît étonné.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARESTAN, *après* LÉON.

MARESTAN.

Quelle diable de maison pour le tapage!

BONIFACE, à sa femme.

Voilà les beaux complimens qu'il nous attire!

MARESTAN, à Norval.

Qu'avez-vous donc encore? Que faites-vous ici de si bonne heure?

SAINT-DRAUSIN, au même.

Ah! ce jeune homme est votre neveu!

NORVAL.

Qu'en voulez-vous conclure?

SAINT-DRAUSIN.

Que vous êtes un excellent oncle ; mais que vous faisiez un mauvais calcul.

NORVAL.

Suivez-moi : vous en jugez mal ici.

LEON.

Vous suivre ! et vous ne m'appeliez pas.

NORVAL.

Pourquoi êtes-vous venu, contre nos conventions ? Vous auriez été instruit ; je vous aurais fait avertir.

MARESTAN, à part.

Si je comprends un mot !...

SAINT-DRAUSIN, à Norval.

Vous étiez convenu avec lui qu'il se tiendrait renfermé, tandis que vous et moi....

NORVAL.

Encore une fois, qu'en voulez-vous conclure ?

SAINT-DRAUSIN, regardant Léon.

Mais qu'il y a des gens qui endossent l'uniforme....

NORVAL.

Sans être dignes de le porter, n'est-ce pas ? Celui qu'on en a dépouillé est en état de nous l'apprendre mieux que personne.

SAINT-DRAUSIN, furieux.

Est-ce à moi que cela s'adresse !

CERGY.

Mon ami !

LEON.

Mon oncle !

BONIFACE, à sa femme.

Il est ferme à la riposte, ce bonhomme-là.

MARESTAN, à Norval.

Vous querellez-vous par aventure?

NORVAL.

Pardon, mon cher Marestan.

MAD. BONIFACE, bas à Marestan.

Ne les perdez pas de vue; ils sortent pour se battre.

MARESTAN, de même.

Se battre!

BONIFACE.

En duel.

MARESTAN, à part.

Ah mon Dieu! ah mon Dieu!

NORVAL, à Saint-Drausin.

Venez donc. (*A Léon.*) Et vous aussi.... (*Baissant la voix.*) Puisque maintenant cela est inévitable.

MARESTAN, se jetant entre l'oncle et le neveu.

Un moment. Qu'est-ce que vous allez faire?

NORVAL.

Ne nous retenez pas, mon ami : nous sommes de retour dans un instant.

MARESTAN.

Je sais pourquoi vous sortez. Cela a-t-il le sens commun de votre part? Vous, si digne homme, et que je croyais si sage!

NORVAL, suppliant.

Mon cher Marestan....

MARESTAN.

Vous iriez jouer votre vie contre celle d'un homme que vous ne connaissez pas, et que, selon toutes les apparences, il ne vous convient pas de connaître!

SAINT-DRAUSIN, à Cergy.

Je ne suis plus maître de moi....

BONIFACE, à sa femme.

Il en entend de bonnes toujours pour commencer.

MARESTAN, à Norval.

Quelque prévôt de salle, quelque batteur de fer de profession ; pas autre chose.

SAINT-DRAUSIN.

Monsieur !...

NORVAL.

Mon ami....

LEON.

Songez....

MARESTAN.

Laissez donc, laissez donc ! Il prétendait hier que notre Léon l'avait insulté. C'était sans doute pour en venir là. (*A Saint-Drausin qui le regarde avec colère.*) Roulez vos gros yeux tant qu'il vous plaira ; ça ne m'intimide pas, voyez-vous.

BONIFACE, se frottant les mains.

C'est charmant ! c'est charmant !

NORVAL, à Marestan.

Mon ami, nous ne pouvons souffrir....

MARESTAN.

Il souffrira tout, lui ; car je ne crains ni son épée, ni son sabre, ni aucune pièce de son arsenal. Il m'appellerait long-temps sur le pré, avant que je fusse assez fou pour m'y rendre. S'il me tuait d'abord, j'en serais très-fâché, je vous le déclare tout net....

BONIFACE.

Cela se conçoit parfaitement.

MARESTAN, continuant.

Et le tuer, n'est certainement pas une prouesse que j'ambitionne.

SAINT-DRAUSIN.

C'est aussi trop fort à la fin; et il faut apprendre....

Il s'avance sur Marestan.

MARESTAN, se dressant sur la pointe des pieds et lui faisant face.

Ah! pas de démonstrations. Vous n'êtes pas sur votre *terrain* ici; et les choses pourraient ne pas tourner à votre avantage. Nous en avons vu de plus terribles, et sans pâlir devant eux, je vous en avertis.

BONIFACE, à part.

Quelles couleuvres, quelles couleuvres!

MAD. BONIFACE, vivement.

Voilà cette dame et la jeune demoiselle.

LEON.

Ma mère!

MARESTAN, courant vers les dames.

Venez, venez.

NORVAL, le retenant.

Au nom du ciel! taisez-vous.

SCÈNE VII.

CERGY, SAINT-DRAUSIN, NORVAL, MAD. D'OBREVILLE, MARESTAN, CÉLINE, LÉON, MAD. ET M. BONIFACE, UN LAQUAIS AU FOND.

SAINT-DRAUSIN, à Norval.

Si tout cela était arrangé, la pièce est jouée merveilleusement.

CERGY.

Mon ami, vous avez tort : Monsieur est homme d'honneur.

SAINT-DRAUSIN.

D'où le savez-vous?

Cergy se tait.

MAD. D'OBREVILLE.

On vous a, dit-on, priée de nous avoir des voitures, ma chère hôtesse?

MAD. BONIFACE.

Il y en a deux en bas aux ordres de Madame.

MAD. D'OBREVILLE.

Je vous remercie. (*Au laquais.*) Descendez ces cartons, et ayez soin de les bien placer. (*A Céline.*) Que nos frêles présens n'éprouvent point d'avaries dans le court trajet qui leur reste à faire.

CELINE.

Permettez-moi, Madame, de descendre avec lui, et de veiller à cela moi-même.

MAD. D'OBREVILLE.

Faites comme il vous plaira, ma chère enfant; je serai en bas aussitôt que vous.

CELINE.

Vous verrez, Léon, les jolies choses! Il y en a qui ne doivent être présentées que par vous. Le ciel est pur; nous aurons un temps charmant pour nos courses : je crois que nous nous amuserons bien aujourd'hui.

MARESTAN, lui prenant la main.

Oui, nous nous amuserons, c'est moi qui te le promets; j'y ai regardé... (*D'un air sombre.*) Sois sûre que nous nous amuserons.

CELINE.

De quel air vous me dites cela, mon père!

MARESTAN.

L'air n'y fait rien : je vous dis que nous nous amuserons.

CELINE.

Eh bien, tant mieux! Si quelqu'un y met obstacle, je

vous réponds que ce ne sera pas moi. (*Au Laquais.*) Venez, Lapierre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HORS CÉLINE.

MAD. D'OBREVILLE, à Léon.

Hâtons-nous de commencer nos visites.

LEON.

Ma mère....

NORVAL, bas à Saint-Drausin.

Où pourrons-nous nous rencontrer?

SAINT-DRAUSIN, haut, mais sans affectation.

Il y a, non loin d'ici, sur le bord de la mer, après la plage des Catalans, un lieu solitaire assez remarquable. (*A Cergy.*) Venez, mon ami, je veux vous le faire voir.

NORVAL, bas.

Fort bien.

MAD. BONIFACE, bas à son mari.

Le rendez-vous.

BONIFACE.

J'entends.

MAD. D'OBREVILLE, à Norval.

Ne venez-vous pas avec nous, mon frère?

NORVAL.

Nous allons parler de cela, ma sœur. (*A Cergy et à Saint-Drausin.*) Messieurs, je vous salue.

SAINT-DRAUSIN, saluant mad. d'Obreville.

Madame, votre serviteur très-humble.

Elle rend la révérence.

MAD. BONIFACE, à son mari.

Vous voyez : toujours poli avec les personnes du sexe.

SAINT-DRAUBIN, à Léon.

Tout à vous, Monsieur. (*A Norval.*) Aux Catalans.

NORVAL.

Nous ne nous ferons pas attendre.

SCÈNE IX.

NORVAL, MARESTAN, MAD. D'OBREVILLE, LÉON, MAD. ET M. BONIFACE.

MAD. D'OBREVILLE.

Eh bien, mon frère, êtes-vous disposé à nous accompagner ?

MARESTAN, avec intention.

Sans doute; et moi aussi, c'est convenu. Allons, Léon, allons, votre main à Madame; et partons.

NORVAL, bas et vivement.

De la discrétion, je vous en supplie. N'ajoutez pas à nos embarras; ménagez le cœur d'une mère, et fiez-vous à ma prudence.

MARESTAN.

Mais...

NORVAL, affectant de ne le pas écouter.

M. de Marestan va vous donner la main, ma chère Henriette. Il faut que je confère de quelque chose avec votre fils. Nous vous suivrons à pied.

MARESTAN.

Quoi, vous voulez ?...

NORVAL.

Que vous vous en rapportiez à ce que je me fais l'honneur de vous dire, et que vous nous rendiez un petit service qui nous accommode tous.

MAD. D'OBREVILLE.

Je vous en prie moi-même.

NORVAL.

Vous voyez.

LEON.

Cher Monsieur....

MARESTAN.

Mais Madame ne sait pas...

NORVAL, lui prenant la main.

Pardonnez-moi : elle sait fort bien que son fils est militaire; qu'il n'a pas consacré ses jours à la mollesse et à ces petites douceurs de la vie, si chères... à un homme de votre condition, par exemple.

MAD. D'OBREVILLE.

Hélas! oui, je le sais. — Est-ce la pureté de l'air qu'on respire sous ce beau ciel; est-ce la douce satisfaction dont me pénètre tout ce qui m'entoure?... Jamais, je crois, ma santé n'a été si bonne, jamais je n'ai éprouvé un bien-être plus intime et plus parfait.

MARESTAN, à part.

Pauvre femme!

NORVAL.

Ma bonne, ma chère Henriette!

LEON.

Ma mère!

MAD. D'OBREVILLE.

Cher Léon! (*Elle l'embrasse, et le tient serré sur son sein.*) Vous me rappelez bien vivement un souvenir... un être bon, sensible; estimé comme vous, comme vous chéri de tous ceux qui le connaissaient.

MARESTAN, à Norval.

Son mari, qu'un duel aussi lui a fait pleurer!

MAD. D'OBREVILLE, regardant son fils avec amour.

Il me semble quelquefois que cette grande perte est réparée. (*Lui prenant la main.*) Oui, oui, elle l'est... du moins pour ta famille, pour ton prince, pour ta patrie... et je dois imposer silence à mes regrets.

NORVAL.

Partons, partons.

SCÈNE X.

LES MÊMES, CÉLINE.

CELINE, accourant au milieu.

Ah! Madame, Madame....

MAD. D'OBREVILLE.

Qu'avez-vous, mon enfant?

MARESTAN.

Céline, ma fille...

MAD. BONIFACE.

Comme elle est pâle!

CELINE.

Retenez... ne laissez pas sortir... Des... des officiers... Ah!

LEON.

Elle s'évanouit. (*A Mad. Boniface.*) Madame... (*A Mad. d'Obreville.*) Ma mère!... du secours.

MARESTAN.

Ma fille! ma pauvre enfant!

NORVAL.

Que lui est-il arrrivé?

MAD. D'OBREVILLE.

Chère petite! quel accident! (*A Mad. Boniface.*) Soutenez-la... Je dois avoir des sels... je reviens à l'instant.

Elle entre chez elle.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, HORS MAD. D'OBREVILLE.

CELINE.

Ah!

LEON.

Elle rouvre les yeux!

MARESTAN.

Eh bien, eh bien?

NORVAL.

Mon enfant...

CELINE.

Monsieur, où est sa mère? — Ne le perdez point de vue. Il y a là... en bas... des gens du même uniforme que lui... Ils le demandent.

NORVAL.

Eh bien?

CELINE.

Ils viennent lui offrir d'être ses témoins. Lapierre les a entendus. (*A Norval.*) On lui a cherché querelle, Monsieur; on l'appelle en duel; on veut le tuer.

MARESTAN.

Quoi! c'est donc lui?...

NORVAL.

Silence! silence, Mademoiselle! je vous en conjure.

CELINE.

On veut le tuer, Monsieur. Ne le laissez pas sortir.

LEON.

Chère Céline, ne répétez pas cela, surtout en présence de ma mère.

CELINE.

Je vous le disais bien, hier au soir; vous n'avez pas voulu en convenir.

LEON.

Vous êtes dans l'erreur; on vous a fait un rapport exagéré.

CELINE, se levant.

Non, non; on ne m'a dit que trop vrai. J'ai vu moi-même ces militaires. (*Les officiers paraissent au fond.*) Et tenez, tenez; ce sont eux.

NORVAL, courant à eux.

Je vous remercie, Messieurs: votre jeune frère d'armes est pénétré de reconnaissance; ayez la bonté de le devancer au rendez-vous; il ne tardera pas à vous y rejoindre.

Les officiers saluent et se retirent.

MARESTAN, à Norval qui se rapproche.

J'entends votre sœur : quel parti prenez-vous?

NORVAL, vivement.

Marestan, si Mademoiselle et vous faites le moindre cas de mon amitié, donnez-m'en la preuve, en ne trahissant point ce funeste secret. (*A Boniface et à sa femme.*) Pour vous....

Il met un doigt sur sa bouche; ceux-ci marquent qu'ils le comprennent, et s'inclinent en signe d'adhésion.

SCÈNE XII.

NORVAL, MARESTAN, CÉLINE, Mad. D'OBREVILLE, LÉON, Mad. et M. BONIFACE.

MAD. D'OBREVILLE, tenant un flacon.

Eh bien! comment se sent-elle?

NORVAL.

Mademoisell a repris ses sens. Cet accident n'aura pas de suite, je l'espère.

MAD. D'OBREVILLE.

Il a été bien soudain!

BONIFACE.

Madame sait que les jeunes demoiselles....

MAD. BONIFACE, bas.

Taisez-vous : vous allez dire quelque sottise.

NORVAL, à madame d'Obreville.

Ma chère Henriette, engagez mademoiselle à rentrer dans son appartement, à s'y tranquilliser. Son père aura la complaisance de vous accompagner dans vos visites; et bientôt, réunis tous auprès d'elle, nous pourrons exécuter les aimables projets....

MARESTAN.

Oui, aimables projets!.... Vous comptez sans votre hôte, mon cher Norval. D'abord, je ne donnerai pas la main à Madame; et cela sans préjudice d'une amitié dont je suis sûr qu'elle ne doute pas : mais....

MAD. D'OBREVILLE.

Vous ayez raison; je vous approuve de tout mon cœur. Cette chère enfant est encore trop agitée pour l'abandonner ainsi. Demeurez auprès d'elle, je sortirai bien seule.

MARESTAN.

Ce n'est pas cela non plus; vous n'y êtes pas davantage.

MAD. D'OBREVILLE, à Norval.

Vous, mon frère, vous aviez, disiez-vous, quelque affaire à traiter avec votre neveu; profitez de mon absence pour vous en débarrasser (*Léon passe n° 1.*), et

revenez bientôt. De mon côté, je vous promets de ne point perdre de temps. C'est alors que libres et réunis, si la santé de notre Céline nous le permet, nous pourrons mettre à exécution ces heureux projets dont vous parlez.

MAD. BONIFACE, bas à son mari.

Elle-même leur offre un moyen....

NORVAL, vivement.

C'est cela, oui, vous avez raison. Hâtez-vous, et croyez qu'à votre retour vous nous trouverez tous ici.

MARESTAN, à madame d'Obreville.

Un moment; avant tout cela, j'ai deux mots à vous dire, deux mots qui ne souffrent pas de retard. (*A Boniface et à sa femme qui s'approchent pour écouter.*) Mon cher hôte, ma chère hôtesse, nous vous sommes obligés de votre zèle et de vos bons services; mais ils ne nous sont plus nécessaires. Ayez, je vous prie, la bonté de nous laisser seuls.

MAD. BONIFACE.

Sur-le-champ, Monsieur?

BONIFACE.

A l'instant même. (*A sa femme, en sortant.*) Ils se battront, la chose est sûre. Je connais le rendez-vous : je suis décidé; j'irai tout voir, de loin.

MAD. BONIFACE.

Ce sera bien brave de votre part.

SCÈNE XIII.

LÉON, M. DE NORVAL, MARESTAN, CÉLINE, MAD. D'OBREVILLE.

MARESTAN.

Ma chère madame d'Obreville.... vous savez combien

j'ai d'amitié pour vous..... et pour tout ce qui vous appartient. (*Regardant Norval.*) Pour ce cher homme-là, d'abord, quoique peut-être je le contrarie un peu en ce moment. (*A Léon.*) Pour toi.... (*Il l'attire à lui et le tient un moment embrassé.*) pour toi, bon et digne enfant. Personne de vous n'ignore combien je suis franc, combien peu je mets d'artifice dans mes actions et dans mes discours.

MAD. D'OBREVILLE.

Assurément.

NORVAL.

Mais où voulez-vous en venir?

MARESTAN.

Le voici : Quoique notre Léon soit bien jeune, vous avez déjà songé, sans doute, qu'il se marierait quelque jour....

CELINE, timidement.

Eh bien donc?....

MARESTAN, continuant.

Or, entre nous, l'état militaire est un terrible état pour un homme marié!

CELINE.

Et pour sa pauvre femme!

MAD. D'OBREVILLE.

Hélas!

MARESTAN.

Je réfléchissais à cela depuis notre départ.

CELINE, naïvement.

Et moi aussi.

MARESTAN.

Ah! et toi aussi? (*Aux autres.*) Ce qui m'inquiète particulièrement.... c'est ce cruel point d'honneur, cette

nécessité fatale de mettre ses jours à la merci du premier impertinent qui s'avise de vous chercher querelle.

MAD. D'OBREVILLE.

Ah ! mon ami !

MARESTAN.

Nous ne sommes qu'à Marseille ; la démarche de Léon n'a pas atteint son dernier terme : il n'y aura ni éclat, ni scandale à rétrograder. Reprenons la poste, retournons chez nous, et qu'un état plus paisible....

LEON.

Grand Dieu !

NORVAL.

Qu'osez-vous dire ?

MAD. D'OBREVILLE.

Cher Marestan !

CELINE.

Eh ! mais (*à Norval*) il me semble que cela concilie tout.

NORVAL.

En vérité, ma sœur, je vous admire d'écouter de sang-froid de semblables conseils ! Sans parler des études de toute sa vie, de ses desseins tournés du côté des armes depuis qu'il se connaît ; sans parler de l'éducation que l'État lui a donnée comme à un enfant de son adoption, et qui lui fait une loi d'accepter avec reconnaissance tout ce qu'on veut bien lui offrir, oubliez-vous que ce jeune homme est l'héritier de deux familles illustres ; que son devoir est tracé dans les exemples qu'elles lui ont laissés, dans les volontés de son père mourant, que vous, vous, ma sœur, devriez être la première à lui faire respecter ?

MAD. D'OBREVILLE.

Eh ! ne l'ai-je pas fait ?

MARESTAN.

Mais cette destinée si glorieuse, ces obligations si sacrées, songez vous-même qu'un odieux provocateur peut, d'un seul coup, tout mettre au rang des plus vaines chimères, des plus stériles illusions.

CELINE.

La profession des armes est-elle donc la seule honorable, la seule qui soit utile ?

MARESTAN.

Oui ; et moi qui donne du travail à deux mille ouvriers, et du pain à leurs familles, qui entretiens l'activité, l'industrie et l'abondance à plusieurs lieues autour de moi ; qui enrichis mon pays par mes exportations, qui lui fournis des instrumens pour ses arts, des armes pour ses soldats, et des socs de charrue pour ses laboureurs ; croiriez-vous mes services moins précieux que les vôtres ! Allez, allez, mon ami, celui qui, dans la condition où le ciel l'a placé, fait tout le bien qu'il peut faire, est un citoyen assez honorable ; et tant pis pour ceux qui ne l'honoreraient pas, si, par hasard, il y en a !

NORVAL.

Eh ! vous dis-je le contraire ?

MARESTAN, à Léon.

Veux-tu venir avec moi, partager mes travaux ?

LEON.

Monsieur !....

MARESTAN.

Viens, viens, je te donnerai la moitié de ma fortune... je te donnerai ce qui vaut mille fois mieux, ce que je

possède de plus précieux au monde, ma fille, ma Céline.

LEON.

Quoi ! que dites-vous ?

MARESTAN.

Oui, tu seras son mari.... Tu vois, elle m'entend et ne me dédit pas.

CELINE, se jetant dans les bras de madame d'Obreville.

Ah ! Madame!

MAD. D'OBREVILLE.

Chère enfant!

NORVAL, à part.

Oh! que n'ai-je pu prévoir!....

LEON, à part.

Grand Dieu!

Il pâlit, et s'appuie sur le dos d'un fauteuil.

NORVAL, courant à lui.

Léon, revenez à vous.

MARESTAN.

Réponds sans hésiter.

LEON.

Monsieur!... ma mère!... chère Céline!... (*A Norval.*) Mon oncle, ne m'abandonnez pas ; sauvez-moi de moi-même.

MARESTAN, à Céline.

Il ne nous entend pas ; il ne veut pas nous entendre. (*A Léon.*) Ingrat! c'est moi qui veux te sauver de toi-même.

MAD. D'OBREVILLE.

Digne ami! croyez que je ne conserverai pas moins de reconnaissance....

MARESTAN.

Ah! vous m'en auriez dû, sans doute. Mais, n'im-

porte, mon cœur ne se décourage pas si aisément. (*A part.*) Il est un autre parti.... (*A madame d'Obreville.*) Faites vos visites, Madame. Il faut que je sorte aussi.... — Ne vous inquiétez pas de ma fille. Après ce qui vient de se passer, elle désire sans doute un peu de solitude. — D'ailleurs, elle se sent beaucoup mieux. (*A Céline.*) N'est-ce pas?

CELINE.

Mon père.... (*Bas.*) Est-ce donc pour lui être utile?

MARESTAN, de même.

Oui, oui.

CELINE, vivement.

En effet, Madame, je me sens mieux, beaucoup mieux.

MAD. D'OBREVILLE, à Marestan.

Eh bien donc, je vais suivre votre avis.

MARESTAN, à Léon et à Norval.

Vous allez accompagner Madame, vous.

NORVAL, vivement.

Marestan.... de grâce.

MARESTAN, avec autorité.

Vous allez accompagner Madame.

NORVAL.

Mon cher ami, vous savez qu'une affaire importante....

MARESTAN.

Voulez-vous que je lui dise ce que c'est? Si après cela elle veut bien vous laisser libre, je ne m'y opposerai certainement pas.

LEON.

Mais....

NORVAL.

Léon, donnez la main à votre mère.

LEON, bas.

Le temps s'écoule; songez que mon honneur....

NORVAL, de même.

Je trouverai moyen de vous dégager.

MARESTAN.

Allez, allez.

Léon passe au coin à gauche.

NORVAL, bas.

Vous conviendrez que c'est abuser....

MARESTAN.

Vous conviendrez que c'est user d'une grande condescendance, au contraire.

MAD. D'OBREVILLE, à Norval.

Qu'y a-t-il donc en effet ? Vous me cachez quelque chose.

NORVAL, l'entraînant.

Rien, rien, ma chère Henriette : nous vous dirons cela plus tard.

MARESTAN, criant.

Oui, oui, nous vous le dirons. Mais en attendant, ne souffrez pas qu'ils vous quittent.

SCÈNE XIV.

MARESTAN, CÉLINE.

CELINE.

Mon Dieu! vous les faites sortir : n'est-ce pas favoriser vous-même leurs cruels desseins ?

MARESTAN.

Ils l'espèrent ; mais je vais les prévenir. (*Il appelle.*) Monsieur Boniface! madame Boniface!

CELINE.

Vous allez donc sortir aussi ?

MARESTAN.

Oui.

CELINE.

Et où voulez-vous aller ?

MARESTAN.

C'est mon affaire. Rentrez, ne vous inquiétez pas. (*Appelant.*) Monsieur Boniface ! madame Boniface ! Garçons ! Holà ! holà !

CELINE.

O Dieu ! persister comme ils le font après ce que vous leur avez proposé !

MARESTAN.

Ce sont des cœurs de bronze. Mais sois sans inquiétude : avec ta gentillesse, tes bonnes qualités et une bonne dot que je te donnerai, tu trouveras toujours un autre mari quand tu le voudras.

CELINE.

Ah ! mon père, je n'en voudrai jamais d'autre !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MAD. BONIFACE.

MARESTAN.

Venez donc, Madame : vous me faites crier... — Où est votre mari ?

MAD. BONIFACE.

Il est sorti, Monsieur, il est allé, je crois.... (*baissant la voix*) du côté des Catalans.

MARESTAN.

Quoi ! vraiment ?

MAD. BONIFACE.

Oui, mon cher Monsieur.

MARESTAN.

Eh bien! c'est un brave et digne homme. Voilà un acte de dévouement à ses hôtes.... Mais c'est aussi de ce côté que je veux aller; donnez-moi, je vous prie, quelqu'un qui m'y conduise.

MAD. BONIFACE.

Quoi! voulez-vous aussi vous battre?

MARESTAN.

Eh! non, pas du tout. Je veux accommoder l'affaire.

MAD. BONIFACE.

Ah! Monsieur, que voilà une bonne idée. Oui, accommodez-la, Monsieur, et le plus tôt qu'il sera possible. Si vous saviez ce qu'est monsieur de Saint-Drausin! Quelle force! quelle adresse!

CELINE.

Juste ciel!

MAD. BONIFACE, continuant.

Il fait trembler tout le monde. C'en serait fait de votre pauvre jeune ami.

MARESTAN.

Venez, venez. (*A Céline.*) Rentre, mon enfant; je reviens bientôt.

CÉLINE.

Courez, courez. Ah! je me sens mourir.

Madame Boniface l'aide à rentrer.

(La toile tombe.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente une plage solitaire sur le bord de la mer. On y arrive par une petite colline qui borne la vue, au fond, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. BONIFACE seul.

Il entre d'un air d'inquiétude et de précaution.

M'y voilà.... C'est ici.... c'est bien ici. — Je ne vois personne. — Il me semble pourtant que Saint-Drausin devrait être au rendez-vous depuis long-temps. — Il se sera douté que le jeune homme éprouverait un peu de retard. — Je regarde s'il n'y aurait pas quelque coin favorable d'où l'on puisse tout voir sans être vu.... sans être vu, c'est là le point. (*Il avise une espèce de grotte au premier plan.*) Ce creux de rocher.... C'est qu'il n'y a pas de retraite en cas de besoin. Si l'on était pris là.... quelle figure!.... Que dire? — Je me promène.... C'est bien usé. Il faut se décider, enfin. — J'ai envie depuis si long-temps de voir un combat singulier.... Deux hommes de chair et d'os comme moi en présence de deux épées pointues qui ne visent qu'à les percer de part en part. Ouh! ça doit être froid! — J'ai rêvé une fois que je me battais en duel, et même que j'étais blessé. J'en ai gardé un frisson plus de huit jours. C'est un événement

dont je me souviendrai toute ma vie. —Mais, je ne me trompe pas, je vois venir du monde. Sont-ce déjà nos gens? Oui, parbleu! Il n'y a plus à revenir.... Me voilà lancé : en vérité le cœur me bat.... Ce que c'est que de manquer d'habitude! (*Saint-Drausin, Cergy et les officiers paraissent.*) Les voilà! les voilà! Allons, une bonne résolution... Cachons-nous. (*Il entre dans la grotte.*)

SCENE II.

BONIFACE *caché*, CERGY, SAINT-DRAUSIN,

LES OFFICIERS.

Ils entrent de la gauche.

SAINT-DRAUSIN.

Ils ne viennent pas, ils ne viendront pas : c'est perdre notre temps que de les attendre.—En vérité, Messieurs, je suis désolé de vous avoir ainsi promenés pendant une heure. Je pressentais qu'il nous arriverait quelque chose comme cela.

CERGY.

Vous avez tort, mon ami : ce jeune homme est entouré de sa famille : il a la sensibilité de sa mère à ménager, à tromper : il n'est pas libre comme vous et moi.

SAINT-DRAUSIN.

En vérité, mon ami, vous montrez pour tous ces gens-là une prévention....

CERGY.

Non, mais j'ai appris à ne pas croire si légèrement à la lâcheté d'un adversaire : vous aimez à vous tromper à cet égard. Le courage est la vertu la plus commune de l'homme. Poussez à bout celui qu'on regarda long-temps et qui, lui-même, se considéra comme un poltron; et vous verrez bientôt que votre opinion n'est qu'une erreur.

SAINT-DRAUSIN.

Mais la bravoure d'un militaire ne doit pas être d'une nature si accidentelle.

CERGY.

J'ai lu dans les regards du jeune d'Obreville : je vous réponds qu'il ne souhaite pas avec moins d'ardeur que vous de voir vos épées se croiser.

SAINT-DRAUSIN.

Qu'il vienne donc.

CERGY.

Quelques instans de patience encore, vous dis-je. Donnez-moi vos pistolets : mettons-les ici. (*Il lui prend une boîte à pistolets des mains, et la place à l'entrée de la grotte où est M. Boniface.*) Ils sont chargés?

SAINT-DRAUSIN.

Oui ; prenez-y bien garde : chargés et amorcés ; trois balles de calibre dans chacun. Si ceux-là manquent leur homme....

M. Boniface se tapit avec les marques d'un grand effroi.

UN OFFICIER.

Messieurs, voilà quelqu'un.

CERGY.

En effet.

SAINT-DRAUSIN.

Un homme seul.... l'ami. (*A Cergy.*) Malgré la bonne opinion que vous avez de votre jeune homme, vous allez voir que les pourparlers vont commencer.

SCÈNE III.

CERGY, SAINT-DRAUSIN, MARESTAN,

LES OFFICIERS.

MARESTAN.

Ah! Messieurs, c'est vous. Quelle diable de course! Il fait une chaleur!... Je suis en nage.

CERGY.

Vous n'amenez pas votre jeune ami, Monsieur?

MARESTAN.

Non, vraiment. Je suis fâché que vous l'ayez attendu : il ne viendra pas.

CERGY.

Il ne viendra pas!

MARESTAN.

Non.

SAINT-DRAUSIN.

Eh bien! que disais-je? (*Aux officiers.*) Cela fait beaucoup d'honneur à votre corps, Messieurs.

Les officiers se réunissent et parlent bas entre eux.

MARESTAN.

Un moment, un moment : cela ne fait honneur ni déshonneur à personne. Le jeune Léon ne vient pas, parce qu'on s'est arrangé pour l'empêcher de venir.

SAINT-DRAUSIN.

Cela se passe toujours ainsi.

MARESTAN.

C'est que son oncle et lui, voyez-vous, n'entendent pas raillerie sur le chapitre de la bravoure.

SAINT-DRAUSIN.

On le voit bien.

MARESTAN.

Parlons un peu raison, comme d'honnêtes et bonnes gens que nous sommes tous : ne pourrait-on pas arranger cela à l'amiable et de façon à ce que tout le monde soit content?

CERGY, à part.

Voilà qui est bien étrange!

MARESTAN.

Que diable ! on est homme ; on a beau avoir quelques petits travers d'esprit, on a un cœur cependant. Que vous en reviendra-t-il quand vous aurez tiré quelques palettes de bon sang à un pauvre jeune homme qui ne vous a jamais rien fait ; qui ne voudrait pas offenser un enfant ? Et, que sait-on ! la main la plus ferme n'est pas toujours sûre de son coup : si vous étiez assez malheureux pour le tuer !... Songez-y ; songez aux larmes, au désespoir d'une famille respectable ; songez au cri de votre conscience, et arrêtez-vous puisqu'il en est temps encore.

SAINT-DRAUSIN, à Cergy.

Le brave homme joue fort bien son personnage. (*A Marestan.*) Ah ça, mais que me demandez-vous ? que voulez-vous que je fasse, moi ?

MARESTAN.

Que vous dirai-je ? Vous êtes plus au fait de ces sortes de choses-là que moi, selon toutes les apparences. Il me semble que l'offenseur, que le provocateur d'une querelle a toujours à sa disposition de quoi en éviter les conséquences.

SAINT-DRAUSIN.

Notez que nous sommes sur le terrain, et que cela commence à devenir beaucoup moins facile que vous ne pensez.

MARESTAN.

Bah ! qu'est-ce que cela fait ? Faut-il être si pointilleux !

SAINT-DRAUSIN, à Cergy.

Hein ? que pensez-vous de la proposition ?

CERGY.

Tout ceci me paraît incompréhensible.

UN OFFICIER.

Nous voyons où l'on en veut venir, Messieurs ; permettez-nous de nous retirer : il ne nous convient pas d'en entendre davantage.

SAINT-DRAUSIN.

Je vais moi-même quitter la place. Je saurai retrouver mon adversaire. (*A Marestan.*) Pour ne pas laisser votre message sans réponse cependant, dites à ceux qui vous envoient....

MARESTAN.

J'ai cru vous avoir dit qu'on ne m'envoyait pas, et que je viens de moi-même.

SAINT-DRAUSIN.

Eh bien! dites-leur donc de vous-même aussi que, pour échapper à ma juste vengeance, il ne leur reste qu'un moyen, c'est de m'adresser sans délai des excuses écrites et signées en présence de témoins.

CERGY.

Oh! Saint-Drausin!

L'OFFICIER, à Marestan.

Ajoutez qu'avant de commettre une pareille infamie, il faudrait quitter notre uniforme.

MARESTAN.

Grand Dieu! qu'ai-je fait? Comment me suis-je expliqué si c'est ainsi qu'on a pu m'entendre. (*Aux officiers.*) Un moment, un moment, Messieurs, je vous en conjure. (*A Saint-Drausin.*) Des excuses, dites-vous? à vous qui êtes l'agresseur. Je ne songeais même pas à vous proposer d'en faire. Allez, mieux que tout ce qu'on m'a raconté, ceci m'apprend ce que vous êtes. Un galant homme ne cherche pas à s'élever ainsi sur la ruine de l'honneur des autres ; à s'ériger des trophées de bassesses

et d'infamies. Vous voulez faire des lâches de vos adversaires ; vous en êtes un vous-même. (*Mouvement de Saint-Drausin.*) Oui ; un lâche, un fanfaron, c'est tout un. Voulez-vous voir ce que c'est qu'un brave homme ? Je n'écoute plus que l'indignation qui m'anime. Ma main n'a jamais su ce que pesait un fleuret ; jamais prévôt de salle ne m'a initié aux nobles mystères de son art ; vous vous en êtes instruit dès long-temps, vous, et avec un grand soin. Qu'on me donne une épée ; et je gage que je vous fais pâlir. (*Mouvement de Saint-Drausin.*) Oui, pâlir, je n'en doute pas ; (*il frappe sur son cœur*) et j'ai là tout ce qu'il faut pour ça. Si je me mets en tête de vous donner une leçon, vous la recevrez bonne ; car les risques ne m'arrêteront pas. (*Voulant prendre une des épées que porte Cergy.*) Prêtez, Monsieur, prêtez, s'il vous plaît : en pareil cas, il faut que les actions suivent de près les paroles.

CERGY.

Monsieur, Monsieur, je ne puis permettre....

UN OFFICIER, à ses camarades.

Éloignons-nous ; évitons d'être témoins d'une scène ridicule.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

CERGY, MARESTAN, SAINT-DRAUSIN ; NORVAL ET LÉON, *qui arrivent dans une barque.*

SAINT-DRAUSIN, à Cergy.

Laissez-le donc faire, puisqu'il le veut absolument. C'est aussi trop long-temps éprouver ma patience !

LEON, à Norval.

M. Marestan !

NORVAL.

Eh mais, oui, lui-même !

MARESTAN, poussant un cri.

Ah !.. ah ! vous voilà, mes amis ! Soyez les bien venus enfin !

Il court à eux (*).

NORVAL.

Que venez-vous faire ici ?

LEON.

Mon cher ami....

MARESTAN.

Ne craignez rien, ne craignez rien : je ne m'oppose plus à votre vengeance. Battez-vous, battons-nous : que ce spadassin reçoive la leçon qu'il mérite.

LEON.

Quoi !...

MARESTAN.

Je parle sérieusement : si vous n'étiez pas venus, c'était moi qui allais la lui donner. Mais vous voici ; je vous en cède le droit comme de raison. Savez-vous ce qu'il osait exiger, en attribuant votre absence à de lâches motifs ? Des excuses... des excuses signées de vous, en présence de témoins. J'ai senti mon cœur se soulever. Les camarades de ce jeune homme ont partagé ma juste indignation ; et ils ont déclaré qu'il faudrait quitter leur uniforme, avant de se soumettre à une loi si infâme.

LEON, avec feu.

Il faudrait cent fois quitter la vie.

NORVAL, d'une voix tremblante.

Calmez-vous, calmez-vous ; une injure de plus ne doit pas vous troubler ainsi au moment d'en obtenir raison. — Où sont ces Messieurs ?

(*) Marestan, Norval, Léon, Saint-Drausin, Cergy.

MARESTAN, regardant autour de lui.

Ils étaient là tout à l'heure : il faut qu'ils se soient éloignés.

NORVAL.

Courons après eux ; rappelons-les.

MARESTAN, leur indiquant la première coulisse à gauche.

Par là, par là. Ils ne doivent pas être loin.

Léon y court ; Norval le suit.

MARESTAN, avec contentement.

Ah !

SAINT-DRAUSIN, à Cergy.

Mais voyez-vous l'air de triomphe de ce brave homme ! Ne semble-t-il pas que mes adversaires soient devenus bien redoutables depuis hier soir !

MARESTAN.

Ils l'étaient auparavant.... Le vieillard du moins ; et si c'est lui qui commence, Léon n'aura pas grand'chose à faire avec vous. (*Saint-Drausin sourit.*) N'en riez pas. Tout Paris s'entretient encore d'une aventure où il a dignement soutenu la cause de la vieillesse : et l'imprudent qu'il a corrigé vous valait, je n'en fais aucun doute. Cependant quatre bons coups d'épée périodiquement renouvelés à six semaines l'un de l'autre, lui donnèrent six bons mois de loisir pour reconnaître que tout n'était pas profit au métier d'insolent et de provocateur.

SAINT-DRAUSIN, vivement.

Quoi ! quatre coups d'épée, dites-vous ?...

Il se tourne vers Cergy, qui paraît embarrassé.

MARESTAN.

Oh ! bien comptés, sans erreur de calcul ni de dates.

SAINT-DRAUSIN, bas.

Voilà qui sent terriblement l'homme à l'habit noisette... Eh ! mais, en effet...

SCÈNE V.

MARESTAN, NORVAL, LÉON, SAINT-DRAUSIN, CERGY; OFFICIERS AU FOND.

NORVAL, en avançant en scène.

Pardonnez-nous, Messieurs; il ne nous a pas été possible de nous dégager plus tôt.

LEON.

Nous n'étions pas libres comme vous : il nous a fallu échapper à des yeux vigilans.

NORVAL.

Nous allons réparer le temps perdu. (*A Saint-Drausin qui le regarde avec une surprise mêlée de curiosité.*) Pour vous, Monsieur, nous allons faire en sorte que vous n'ayez pas lieu de regretter que nous nous soyons fait un peu attendre. (*A son neveu.*) Allons, Léon.

MARESTAN, bas et vivement.

Quoi, c'est lui que vous laissez commencer !

NORVAL, de même.

C'est lui qui a été insulté le premier, mon ami, et à qui il importe le plus d'obtenir satisfaction. (*Aux deux adversaires.*) L'épée à la main, Messieurs.

SAINT-DRAUSIN.

Cergy, donnez-moi la mienne.

MARESTAN, bas à Norval.

Êtes-vous sûr qu'il sache assez d'escrime?...

NORVAL.

Oui, s'il a assez de cœur.

MARESTAN.

Je sens le mien défaillir.

NORVAL.

Léon, embrassez-moi. (*Bas, après l'avoir embrassé avec émotion.*) Songez à votre mère.

Il passe au coin à gauche.

MARESTAN.

Embrasse-moi aussi. — Va, fais ton devoir. Mais un mot...

SAINT-DRAUSIN, l'épée à la main.

J'attends, Monsieur.

MARESTAN, brusquement.

Un moment!

NORVAL.

Léon!

MARESTAN, sans s'interrompre.

Je te donnais ma fille sous la condition de changer d'état; je n'exige plus rien : conserve tes jours; elle est à toi. — Ainsi, ferme! et souviens-toi que je suis homme de parole.

Il se retire de même que Norval.

NORVAL.

Allons, allons!

Léon et Saint-Drausin s'approchent; ils croisent le fer, et après avoir échangé quelques coups, le jeune homme est contraint de rompre.

NORVAL, involontairement.

Grand Dieu! il plie... ses forces ne répondent pas à son courage.

MARESTAN.

Et nous le laisserions tomber sans assistance sous le fer de cet assassin!

Il veut se jeter entre les combattans.

CERGY et L'OFFICIER.

Monsieur! Monsieur!

NORVAL, *le retenant.*

Arrêtez! — Ah! mon cœur n'est pas moins troublé que le vôtre. (*A l'officier, voyant disparaître Léon et Saint-Drausin.*) Suivez-les, remplacez-moi, Monsieur : je craindrais de n'être pas maître de moi-même.

SCÈNE VI.

M. BONIFACE, M. DE NORVAL, MARESTAN.

MARESTAN, *tombant assis sur un fragment de rocher.*

Ah! que va-t-il arriver? Qu'allons-nous avoir à dire à sa mère?

Norval a le visage caché dans ses mains et ne répond pas.

BONIFACE, *sortant de sa cachette.*

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Éloignons-nous d'ici au plus vite.

MARESTAN.

C'est vous, Monsieur Boniface?

BONIFACE.

Hélas! oui, cher Monsieur, c'est moi-même.

MARESTAN, *lui prenant la main.*

Ah! mon ami! Ne nous quittez pas, je vous prie. Tournez les yeux de ce côté. — Le jeune homme recule-t-il toujours devant son terrible adversaire?

BONIFACE.

S'il recule? — Oui. — (*Vivement.*) Non; les voilà arrêtés.

NORVAL, *tressaillant.*

Arrêtés! — (*Il regarde.*) Oui; la mer les empêche d'aller plus loin.

BONIFACE.

Juste Ciel! quels coups ils se portent. — Oh! pauvre jeune homme!

MARESTAN, se levant.

Quoi? qu'y a-t-il?

BONIFACE.

Rien, rien. Je l'avais cru touché; mais il est toujours ferme. — Eh bien donc, eh bien donc!.. Voilà Saint-Drausin qui cède à son tour.

MARESTAN.

Saint-Drausin!.. Mes yeux sont brouillés, je n'y vois pas bien.

NORVAL.

Oui; calmez-vous, Léon reprend l'avantage.

BONIFACE.

C'est vrai au moins. Ah! — L'admirable chose que d'avoir du courage! Ça se communique, oui; et rien que de le voir je me sens tout animé.

NORVAL.

Ils viennent par ici.

BONIFACE, passant au coin, à gauche.

Éloignons-nous.

On entend un cliquetis très-vif.

NORVAL.

Attendez, attendez. (*Le bruit cesse tout-à-coup.*) Voilà Saint-Drausin désarmé.

BONIFACE.

Saint-Drausin?

MARESTAN.

Par Léon?

NORVAL.

Eh mais, oui.

MARESTAN.

Léon serait vainqueur !

NORVAL.

Voyez plutôt.

BONIFACE.

Oui, oui ; il a son épée, et Saint-Drausin n'a plus la sienne.

MARESTAN.

Quoi ! ce fier-à-bras, cette lame si redoutable !... Léon, un enfant !... (*A Norval.*) Vous aviez raison. Je ne me sens pas d'aise. — Mon ami, mon cher Norval ! — J'en pleure et j'en ris tout à la fois.

Il l'embrasse.

BONIFACE.

Et moi, et moi donc ! (*Se frottant les mains tandis que les autres se tiennent embrassés.*) Ah ! que je suis content !

NORVAL, à Marestan.

Mon bon ami !

MARESTAN.

Cher Boniface ! — Embrassons-nous aussi.

BONIFACE.

De tout mon cœur. (*Ils s'embrassent.*) Ah ! je peux me vanter que je fais du bon sang !

NORVAL, qui de la coulisse de droite, dont il s'était approché, a jeté les yeux sur la colline au fond.

Mais, grand Dieu ! je ne me trompe pas : c'est ma sœur.

MARESTAN, avec joie.

Et ma fille.

BONIFACE, de même.

Et madame ma femme.

MARESTAN, courant au-devant des dames.

Elles arrivent au bon moment.

NORVAL.

Empêchez-les d'approcher : la victoire de Léon n'a pas besoin de tant de témoins.

MARESTAN.

La confusion du spadassin n'en saurait trop avoir.

BONIFACE.

Non, non. (*Ils courent tous deux au-devant des dames en criant :*) Par ici, par ici.

SCÈNE VII.

CERGY, LÉON, M. DE NORVAL EN SCÈNE ; LES AUTRES ACTEURS DANS LA COULISSE, OU ILS ONT DISPARU UN MOMENT POUR ARRIVER AU PREMIER PLAN DE LA COLLINE.

CERGY, suivant Léon qui entre précipitamment.

Monsieur, que voulez-vous faire ?

NORVAL.

Cher Léon !

LEON, répondant à Cergy.

Oter à votre ami tout prétexte de se plaindre.

CERGY.

Mais vous l'avez désarmé, vaincu.

LEON.

Il refuse d'en convenir. Où sont ces pistolets ?

Il aperçoit la boîte, et court la prendre.

NORVAL.

Qu'entends-je ! ceci est trop.

LEON.

On l'exige ; je ne dois point refuser.

CERGY.

Mais daignez donc entendre...

LEON, l'entraînant.

Venez, venez, Monsieur.

Ils rentrent tous deux dans la coulisse, à droite.

NORVAL.

Quel parti prendre? cruelle situation!

Il est un moment incertain de ce qu'il doit faire, et court enfin à la rencontre des dames.

SCÈNE VIII.

MARESTAN, M. DE NORVAL, MAD. D'OBREVILLE, CÉLINE, MAD. ET M. BONIFACE.

NORVAL.

Que voulez-vous, ma sœur? Ce n'est pas ici votre place.

MAD. D'OBREVILLE, avançant.

Laissez-moi, mon frère. M'avoir ainsi trompée! m'avoir dérobé jusqu'à ses embrassemens... qui pouvaient être les derniers!

NORVAL.

Je ne me défends point contre des reproches si légitimes. Mais, au nom du ciel! retirez-vous.

MARESTAN.

A quoi bon? puisque tout est fini; puisque cet enfant est vainqueur et tout rayonnant de gloire. C'est qu'il vous a fait sauter l'épée des mains de son homme avec une adresse!...

BONIFACE.

Oui. (*Il imite le coup de Léon.*) Paf. (*Ici on entend un double coup de pistolet.*) Ah!

CELINE, avec terreur.

Ah!

MAD. BONIFACE, de même.

Ah!

MARESTAN.

Qu'est-ce que cela?

NORVAL se précipite dans la coulisse.

Ah! courons. (*A sa sœur.*) Attendez, attendez-moi.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, HORS M. DE NORVAL.

MAD. D'OBREVILLE, à Marestan.

Grand Dieu! me trompiez-vous donc? Quel nouveau malheur m'est annoncé par ce bruit sinistre?

MARESTAN, avec stupeur.

J'en suis plus étonné, plus frappé que vous-même.... Mais suivez l'avis de votre frère: demeurez.

MAD. D'OBREVILLE.

Non, Monsieur, non; l'incertitude est affreuse: il faut qu'à tout prix....

Elle va pour entrer dans la coulisse.

MARESTAN, la retenant.

Arrêtez, arrêtez.

MAD. BONIFACE.

Pourquoi courir au-devant de votre malheur?

CELINE.

Avancez, Madame, avancez. S'il était blessé, mourant, s'il avait besoin de secours! (*Elle voit entrer Léon et pousse un grand cri.*) Ah! (*A madame d'Obreville.*) Ah! Madame, c'est lui, le voilà!

SCÈNE X.

MARESTAN, NORVAL, LÉON, MAD. D'OBREVILLE, CÉLINE; MAD. ET M. BONIFACE.

MAD. D'OBREVILLE.

Léon, mon ami.... mon fils.

CELINE, aux autres.

Le voilà!

LEON.

Ma mère!... (*A Céline.*) Chère Céline!

CELINE.

C'est donc vous!

LEON.

Éloignez-vous; fuyez un spectacle qui n'est pas fait pour vos regards.

MAD. D'OBREVILLE.

Malheureux! je ne vous quitte plus.

CELINE.

Et vous ferez bien.

MARESTAN, à Norval.

Il n'a pas eu le malheur de porter un coup mortel?

LEON, vivement.

Non, non, grâce au ciel!

NORVAL.

Non; mais une blessure dangereuse.... Je crains que son adversaire ne garde un long souvenir de cette aventure.

MARESTAN.

Parbleu! s'il n'y a que cela, ce n'est pas un grand mal.

BONIFACE.

C'est un grand bien au contraire. (*A part.*) Quel air de basson je vais jouer en rentrant à la maison!

SCÈNE XI.

MARESTAN, L'OFFICIER, CERGY, M. DE NORVAL, LÉON, MAD. D'OBREVILLE, CÉLINE, MAD. ET M. BONIFACE.

NORVAL, à l'officier.

Eh bien, Monsieur, êtes-vous satisfait?

L'OFFICIER.

Monsieur, notre jeune camarade ne mérite que des éloges.

CERGY.

Il vient de se couvrir de gloire par son sang-froid, son courage et sa modération; Saint-Drausin est là, souffrant, reconnaissant bien tard que lui seul a tort en toute cette affaire. Vous vous êtes fait amener ici dans une barque; je vous demande la permission d'en disposer pour lui.

NORVAL.

Faites, faites, Monsieur : en effet, cela lui rendra le trajet moins douloureux.

L'officier va donner des ordres à la barque, qui disparaît aussitôt.

MARESTAN, avec un peu de brusquerie.

Pouvons-nous lui être bons à quelque chose?

CERGY.

Il sera sensible à cette offre, Monsieur; mais il suffit de moi et des camarades de monsieur, dont la conduite est aussi pleine de noblesse et d'humanité.

MAD. BONIFACE, à elle-même.

Pauvre M. de Saint-Drausin!

M. Boniface triomphe.

CERGY.

Vous lui feriez tous un grand bien, en me permettant de lui donner l'assurance que vous accordez un pardon généreux à son étourderie.

NORVAL.

Nous irons le voir et nous le lui confirmerons nous-mêmes.

CERGY, baissant la voix.

Il me reste à vous demander quelle résolution vous prenez à mon égard.

NORVAL, à Cergy.

Que tout soit oublié entre nous. Vous avez dignement réparé un tort dont il ne doit point rester de souvenir. (*A Léon.*) Mon enfant, je vous demande un peu de votre amitié pour Monsieur.

LEON, lui présentant la main.

Je la lui donne tout entière.

CERGY.

La mienne vous est également acquise, Monsieur, et j'y joins le sentiment d'une profonde estime.

NORVAL.

Fort bien. (*Regardant dans la coulisse.*) Je vois que la barque s'est approchée de votre ami; hâtez-vous de retourner auprès de lui. (*A l'officier.*) J'aurai l'honneur de vous revoir, Monsieur, vous et vos camarades; en attendant, nous vous prions d'être bien assurés de notre reconnaissance.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, HORS CERGY ET L'OFFICIER.

MAD. BONIFACE.

Voilà qu'on place ce malheureux dans le canot : il a l'air bien accablé !

MAD. D'OBREVILLE.

Léon avait raison : ce spectacle n'était pas fait pour nos regards.

MARESTAN.

Je n'ai pu me défendre d'un mouvement de pitié, j'en conviens.

BONIFACE.

Moi aussi pourtant. (*A part.*) Est-on bête!

SCÈNE XIII.

M. DE NORVAL, LÉON, MARESTAN, MAD. D'OBREVILLE, CÉLINE, MAD. ET M. BONIFACE.

MARESTAN, à Léon.

Mais tout considéré, encore vaut-il mieux que ce soit lui qui s'en aille de la sorte, que non pas toi.

On ne doit plus te demander de quitter l'état militaire. Suis ta vocation. Des talens, du courage et de la modération; tu iras.... où tu pourras; mais tu es fait pour aller à tout. Ma dernière condition, pour te donner ma fille, était que tu conservasses tes jours; tu as mieux fait : elle est à toi.

CELINE.

Quoi, mon père?...

MARESTAN.

Oui, Mademoiselle; je vous ai engagée sans votre aveu. Si cela vous fâche, vous n'avez qu'à parler.

CELINE, se jetant dans les bras de madame d'Obreville.

Ah! Madame!

MAD. D'OBREVILLE, à Marestan.

Digne ami!

MARESTAN.

Seulement, nous attendrons qu'un peu plus d'expérience....

CELINE.

Ah ! moi, pourvu que je sois sa femme, j'attendrai tant qu'on voudra.

MAD. D'OBREVILLE, à Léon.

Songez désormais à nous épargner des alarmes....

NORVAL.

Il vient de se tirer de sa première affaire de façon à en éviter beaucoup d'autres.

MARESTAN.

Je le crois.

BONIFACE.

Je le crois aussi. Et voilà comme quoi, c'est une bien belle chose que d'avoir du courage.... quand on le peut.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

